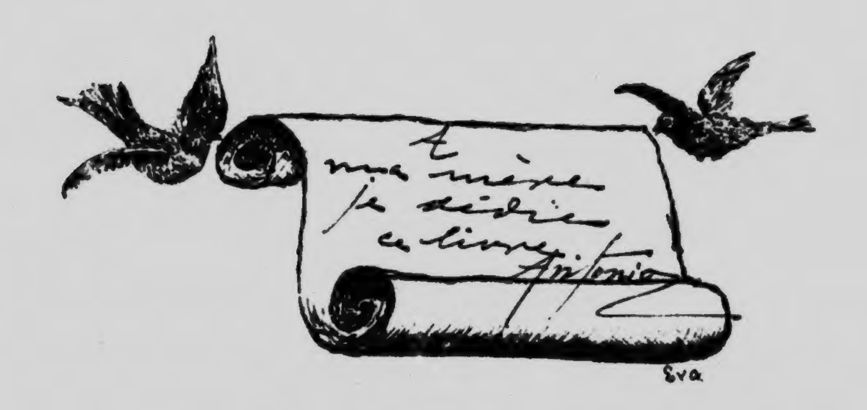
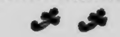

À
ma mère
je dédie
ce livre
Antonia
Eva

“ Si le désir du Bien dont tu naquis, cher livre,
Fait éclore une idée en un coeur incertain,
Comme un bourgeon d'avril, tu mérites de vivre ;
Et ton but poursuivi simplement est atteint.

ALBERT LOZEAU.



Coeurs

ET

Homme de Coeur.

PAR

ANTONIO PELLETIER.



Illustrations par la mère de l'auteur.

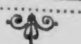
CONFÉRENCES,
SILHOUETTES,
NOUVELLES,
POÉSIES.

ÉDITEUR :
G. A. DUMONT, LIBRAIRE,
1826 RUE STE-CATHERINE.

MONTREAL.
C. PAQUIN & FILS, IMPRIMEURS,
101 RUE DORCHESTER.

1903





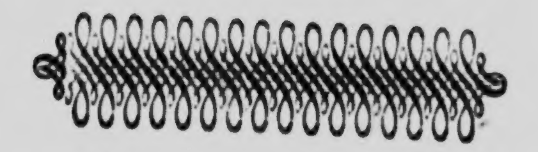
Sonnet léger

P'tit oiseau
Gazouille et chante
Ta variante
Sur le roseau,

Près du ruisseau,
A ton amante
Dis ton attente
Sur l'arbrisseau

Ton doux ramage,
Ton beau plumage,
Vont assiéger
De cette belle
A la blanche aile,
Le cœur léger.

Antonio J. Pelletier.



Ce livre se compose d'un choix très restreint de mes articles dont plusieurs ont paru dans les journaux depuis cinq ans.

Lecteur, verras-tu avec plaisir cette preuve de bonne volonté et de persistance au travail ?

Ecrit dans la mesure de mes moyens et de mes goûts, sous l'inspiration des personnes, du temps ou des lieux, mon modeste recueil ne mérite peut-être pas de malveillance. Si des juges compétents m'indiquent ses faiblesses, j'en serai heureux ; car la critique consciencieuse et juste ne m'a jamais fait peur — et je désire beaucoup me débarrasser de mes nombreuses imperfections.

ANTONIO PELLETIER.

Montréal, 7-6-03.

"MA PREMIÈRE POÉSIE."

Le soleil s'en allait au delà des montagnes,
Et ses derniers rayons réchauffaient les campagnes;
Les oiseaux endormis rêvaient à leurs chansons,
Le cultivateur, las, parlait de ses moissons ;
De beaux arbres géants s'élevaient sur la route
Et semblaient de l'azur braver la haute voûte ;
La reine du sommeil, arrivant doucement,
Aux mortels, ses amis, souriait gentiment ;
Se montrant, à leur tour, les étoiles sans nombre.
Hésitant, sautillant, luisaient dans la pénombre...

——:::——

Tout-à-coup, au galop, prompts comme lévriers,
Faisant un bruit affreux, arrivent deux coursiers :
Sur l'un d'eux le cousin, sur l'autre la cousine ;
Dis-moi, t'en souviens-tu, gracieuse Angéline ?

——:::——

A ces courses du soir toujours je penserai ;
L'amazone, vraiment, jamais ne l'oublîrai,

Septembre, 1897.



CONFÉRENCE.

LE CŒUR PHYSIOLOGIQUE.

à MM. les Professeurs de l'Université Laval, et à mes confrères en médecine.

M. le Président,

Mesdames,

Messieurs,

Je viens vous parler du cœur.

Le cœur ! coeur de femme : labyrinthe charmant ! coeur d'homme : je ne puis dire—on ne se connaît pas soi-même ! Le coeur, chez l'un et

l'autre, source des maux les plus grands, des plus infimes joies, des bonheurs immenses, des moindres peines.

Le coeur ! instrument de vie ou de mort—organe sensible—lyre facile à toutes vibrations : vibrations aiguës, rudes ou fausses, ou vibrations mélancoliques, douces, caressantes.

Le coeur ! le coeur qui hait, le coeur qui aime !

Jetez les regards autour de vous, mesdames et messieurs, et derrière ces figures de marbre qui, ce semble, ne disent rien de tendre, vous verrez presque toujours la présence d'un coeur qui se trahit par l'action. Qui a le coeur plus vaste et plus franc qu'un militaire, et qui, en même temps, l'indique moins par son dehors de glace ?

Au fond de ces prunelles limpides, calmes ou rêveuses, ou agitées, chaudes d'ardeur printanière, au delà de ces regards bleus ou noirs ou bruns de jeunes filles, ne voyez-vous pas son coeur, à elle : son beau, son bon petit grand coeur qui bat—léger ainsi qu'une aile de papillon ?

Ce coeur se dévoile de mille manières.

Ne l'avez-vous pas vu dans un sourire qui se

moque ou dans un sourire qui caresse, dans une physionomie ardente et tout en éveil, ou dans un profil fier et imposant, dans une stature majestueuse ou dans une attitude calme et suavement douce, ou dans un geste gracieux qui vous attire, vous captive, dans un geste qui prie, dans un geste qui donne au mendiant ?

Ne l'avez-vous pas vu dans ces infinis petits riens étonnamment pleins de grandeur, qui vous laissent surpris et comme sous le charme d'une harmonie qu'une grande âme seule peut rendre ? Car, il faut être grand pour bien faire les petites choses ; il faut avoir une âme d'élite pour faire vibrer les fibres les plus obscures, les plus reculées : il faut avoir un raffinement d'exquise délicatesse et de noble sensibilité.

Et c'est là le propre d'un coeur bien placé de jeune fille, celui par qui la femme est réellement femme.

Ce cœur, ou plutôt cette parcelle de l'Infini que le Créateur a mis là pour répandre le bonheur dans des atmosphères brûlantes d'amour ou d'amitié, ce cœur de jeune fille, qui l'a connu ne peut l'oublier, qui le méconnaît perd le nom

d'homme, qui en doute n'a jamais eu vingt ans !

Dites-moi, mesdames et messieurs, vous souvient-il de ces temps heureux — loin pour plusieurs, hélas ! assez rapprochés pour d'autres —de ces temps où votre bonne mère, en murmurant des chants—des chants de mère—vous berçait et vous étreignait sur sa poitrine—de ces temps où vòtre père laissait courir dans ses moustaches vos menottes blanches ou roses, ou pâlies, ou sucrées de bonbons à la crême ou de miel parfumé ?

Cœurs de mères, cœurs de pères, cœurs de jeunes filles : je vous aime !

Cœurs de riches, cœurs de malheureux, cœurs larges, coeurs de pauvres, coeurs vertueux, coeurs aimants, Dieu vous a inspiré vos élans, vous êtes preuves de sa bonté, de sa grandeur : je vous aime aussi !

Vous venez d'entendre, mesdames et messieurs, dans cet exorde, deux mots d'un sujet qu'un homme aurait beaucoup de difficulté à suivre, mais qu'une femme étudierait facilement parce qu'elle a des intuitions plus intimes, un coup-d'oeil plus subtil, des pénétrations plus

lointaines—quand il s'agit d'amour. Elle marche, dirait-on, la femme, avec un air de chez soi, dans ce dédale clair-obscur où nous perdons, nous, hommes, le fil assez souvent.

La femme a plus de délicatesse, c'est pourquoi le sujet lui sied à merveille—et je le lui laisse.

Mon but est autre. Déjà, mon titre d'étudiant en médecine a dû vous annoncer que je vous entretiendrais du coeur, organe sensible, instrument de vie, agent de la circulation.

En autres termes, mesdames et messieurs, cette causerie sera sur : "LA CIRCULATION DU SANG CHEZ L'HOMME"

Cette partie des sciences médicales—comme toutes, d'ailleurs--beaucoup étendue, est très aride. Nous la verrons dans ses lignes générales. Je serai le plus clair que je pourrai, m'efforçant de donner une idée du phénomène suffisante pour sa compréhension.

Le génie de l'homme a inventé une multitude de choses—entr'autres, des machines puissantes et très perfectionnées parfois. Aussi, nous voyons ces grandes forces mécaniques et leurs agents secondaires en vertu desquels marchent les locomotives, etc.

Dieu, lui, a bâti une machine dans laquelle il s'est prouvé : la machine humaine qui l'emporte, au plus haut point, sur les inventions des êtres créés. Car, une machine est d'autant plus parfaite qu'elle rend plus de travail avec moins de dépense de force : c'est le cas chez l'homme, c'est le cas dans la circulation.

Ici, je ferai un rapprochement, un peu familier peut-être, mais qui vous sera utile, je crois, pour bien me comprendre.

Les deux termes de la comparaison sont un aqueduc et l'appareil circulatoire.

D'abord, nous avons l'ingénieur : dans l'homme c'est l'âme ; ensuite, le moteur, dans l'homme, c'est le coeur : après cela, les tuyaux principaux, qui correspondent, chez l'homme, aux artères ; de plus, les différents tuyaux, plus petits que les précédents et qui distribuent l'eau en divers endroits : chez l'homme, ce sont les capillaires qui transportent le sang dans l'organisme.

Une partie de cette eau, après avoir servi, pourrait être purifiée et retournée au moteur qui lui ferait parcourir le trajet déjà décrit : chez

l'homme, les veines ramènent le sang au coeur, afin qu'il recommence son parcours.

Mesdames et Messieurs, entrevoyez-vous une action ?

Je vais l'exposer davantage en parlant, en particulier, de chacun des points de cette comparaison.

Le sang, dans l'intérieur des vaisseaux, est un liquide un peu épais, alcalin, rouge vif ou foncé, dans lequel se trouvent une infinité de globules visibles au microscope et formant un volume égal à celui du liquide, ou plasma, qui leur sert de véhicule.

Il y a deux sortes de globules : les blancs ou leucocytes, les rouges ou hématies—à la proportion d'un globule blanc pour trois cents rouges. Ils ont la forme de disques circulaires biconcaves et la propriété de fondre dans l'eau qu'ils rougissent par la matière colorante—l'hémoglobine—qu'ils contiennent.

Ces globules sont doués de vie, indépendants dans leur existence individuelle ; ils s'entr'aident pour constituer la force de l'homme contre les attaques des microbes, et pour réparer ses affaiblissements de chaque jour.

Ils sont vivants : la preuve est en ce qu'ils se meuvent, digèrent, respirent, sentent.

On sait, à la suite d'expériences, que leur mouvement est de l'amiboïsme, c'est-à-dire qu'ils se meuvent comme des amides. Les amides, vous le savez, sont les plus petits êtres capables de se mouvoir. Leur mouvement consiste dans le prolongement d'une partie d'eux-mêmes vers le but désiré : ainsi marchent les sangsues.

Le sang, à l'extérieur des vaisseaux, se coagule en une masse de fibrine qui laisse égoutter un liquide : le sérum.

Par la circulation, le sang joue le rôle de porteur des matières nourrissantes dans l'organisme, et celui de collecteur qui rejette au dehors les résidus de la nutrition—résidus qu'il prend, en chemin, aux foyers principaux d'élimination.

Autrement, l'organisme s'empoisonnerait par surabondance de détritus.

Le travail que nous produisons est celui des muscles, et le travail de l'esprit.

On ne produit rien sans dépense de force.

Par un heureux arrangement du Créateur, les forces perdues se réparent.

Dans les machines mécaniques, le bois, le charbon, ou tels combustibles qui alimentent le foyer, interviennent pour créer de nouvelles puissances.

L'homme a aussi ses combustibles. Ces éléments le soutiennent. La nutrition et l'absorption de matières étrangères et assimilables assurent ce phénomène.

La perte de force, chez l'homme, est due—nous venons de l'admettre—au travail musculaire et au travail intellectuel.

Or, comme les organes différents—à cause de leurs opérations multiples—dépensent des éléments nourriciers différents, il faudra leur fournir des combustibles différents aussi, pour que chaque appareil se répare comme il le peut et doit, avec ce qui lui convient.

Ainsi, l'homme d'étude, la jeune fille au couvent, l'homme de bureau, ceux qui travaillent de la tête, auront besoin de substances albuminoïdes et faciles à digérer : le poulet, les oeufs, le lait, les viandes blanches ; le laboureur, l'ouvrier, celui qui travaille fort des muscles,

auront besoin de grasses viandes, de beaucoup de pain, de légumes azotés.

Le sang transporte ces matières dans l'organisme par deux routes.

Il part de la partie inférieure du coeur gauche, va dans l'artère aorte, continue son trajet dans des vaisseaux indéfiniment nombreux, qui se distribuent aux coins les plus reculés, aux surfaces les plus étroites, aux tissus les plus minces du corps. Ensuite, il revient par les veines, suivant sa marche circulaire, s'approche petit à petit du coeur et, là, tombe, "impur", dans la partie supérieure du coeur droit.

C'est la grande circulation.

De la partie supérieure du coeur droit, le sang coule dans la partie inférieure, et, de là, est lancé dans l'artère pulmonaire par la contraction du ventricule, suit les capillaires, se purifie aux poumons et revient, "pur", se jeter, par une veine, dans la partie supérieure du coeur gauche, pour se rendre dans la partie inférieure du coeur gauche et recommencer la grande circulation.

Cette petite circulation, moins étendue que la grande, purifie le sang aux poumons, rejetant

de l'acide carbonique, absorbant un peu de l'oxygène atmosphérique.

On l'appelle "pulmonaire."

Mesdames et messieurs, nous avons suivi ensemble les deux circulations—et j'ai nommé le coeur droit et le coeur gauche : j'explique ces dénominations en décrivant plus au long le coeur.

Le coeur est formé de deux parties identiques, indépendantes dans leurs fonctions. Vous voyez ce qui m'a fait dire : le coeur gauche et le coeur droit.

Les deux coeurs sont séparés par une forte membrane qu'on nomme interauriculaire et interventriculaire. Elle les réunit en une masse désignée sous le nom connu de : "Coeur."

Le coeur gauche se divise en deux compartiments : le droit, de même.

La partie supérieure du coeur gauche s'appelle oreillette gauche. La partie supérieure du coeur droit se nomme oreillette droite. La partie inférieure du coeur gauche se nomme ventricule gauche. La partie inférieure du coeur droit s'appelle ventricule droit.

Donc, pour constituer le coeur, deux oreillettes à sa partie supérieure et deux vent .les à sa partie inférieure ; en tout, quatre cavités ou compartiments : c'est une maison à quatre chambres.

Nous . .s vu la séparation verticale ; maintenant, une au.re.

L'oreillette et le ventricule, c'est-à-dire la partie supérieure e. la partie inférieure, sont séparés par une membrane. Cette membrane a un orifice ouvert ou fermé par une soupape qui prend le nom de valvule auriculo-ventriculaire— parce qu'elle est entre l'oreillette et le ventricule.

Nous venons de voir, mesdames et messieurs, les circulations, la conformation interne du coeur ; cherchons, si bien vous le permettez, pourquoi le sang marche.

Le sang part du ventricule gauche, c'est-à-dire de la partie inférieure gauche du coeur. Il part parce qu'il est poussé par les parois du ventricule qui se contractent. Il accomplit la grande circulation et vient se jeter dans l'oreillette droite, c'e.t-à-dire dans la partie supérieure du coeur droit. De là, la pression de l'oreillette et

sa propre pesanteur le poussent dans le ventricule droit : il fait alors la circulation pulmonaire et retombe dans l'oreillette gauche ; ensuite, dans le ventricule gauche. Ce phénomène de pression se continue et, pour cette raison, la marche du sang continue.

Le ventricule se contracte ainsi parce que, dilaté par la surabondance du sang venu de l'oreillette, et de plus, étant musculeux, il est ramené vers son axe.

Objection.

Vous me direz :

Quand le ventricule presse le sang, comment expliquez-vous qu'une partie de ce liquide ne remonte pas dans l'oreillette, puisqu'il y a ouverture ?

Il ne remonte pas parce que l'ouverture est bouchée par la valvule auriculo-ventriculaire. Vous irez plus loin :

Si le sang force beaucoup cette valvule, il l'enfoncera dans l'oreillette et regurgitera ?

Non : la valvule, retenue par les fibres musculaires qui ont racine dans le ventricule, bouche davantage l'ouverture plus la pression s'accentue.

Cette réponse peut être bonne si vous demandez pour quelle raison le sang ne revient pas dans les ventricules après avoir été lancé dans les artères pour les circulations.

En effet, il y a des valvules qui s'ouvrent pour laisser entrer le sang dans les artères et se ferment pour l'en empêcher de sortir.

Ceci est "très essentiel", puisque si le sang retournait en partie sur ses pas le travail des ventricules serait diminué, et le coeur, avec la même force, produirait moins et deviendrait une machine inférieure, un organe malade.

Le sang, dans l'organisme, suit une marche à peu de chose près régulière. Cela dépend de ce que les artères, tubes élastiques et contractiles, se dilatent et se contractent en faisant progresser le liquide de l'économie, qui s'avance par ondes paisiblement décroissantes. Ainsi, jetons une pierre dans l'eau, une grosse onde s'élève, suivie d'une foule d'autres qui s'éloignent du centre en diminuant peu à peu.

A la suite des artères, les capillaires à parois perméables. Dans, et à travers ces tubes, trois cents fois plus petits qu'un cheveu, passent des

liquides, de l'oxygène, de l'acide carbonique et certaines matières nutritives distribuables à l'organisme.

Je termine, mesdames et messieurs, en vous parlant avec brièveté du pouls, des chocs et des mouvements du coeur.

Le coeur bat à l'état normal de soixante-dix à quatre-vingts fois par minute. Chez les vieillards et dans certaines maladies, il est plus lent ; dans d'autres états morbides, il marque même cent cinquante pulsations.

Vous percevez ces pulsations aux endroits du corps humain où il est facile d'appuyer une artère sur une surface osseuse : à l'artère radiale, à la temporale.

Si vous placez votre oreille sur une poitrine, ou encore bien, si vous vous servez d'un petit instrument pour ausculter et qu'on nomme stéthoscope, vous entendrez des bruits—au moins deux, normalement—l'un accompagne la contraction ou systol du coeur, l'autre la fermeture des valvules artérielles.

Touchez la pointe du cœur avec votre main, à la région du mamelon gauche, vous ressentirez un

choc : le coeur presse la paroi thoracique. Ordinairement, ce choc n'est pas très dur. Certaines circonstances l'aggravent d'une ostensible façon. Ainsi la crainte, la course, le désir, l'anxiété, le doute, donnent d'étranges battements au coeur. Dans ce cas, les sentiments ont donc une réelle influence.

Et quelle mère n'a pas senti les chocs de son coeur l'étouffer en entendant, dans le silence des soirs ou dans l'éveil des matins, le doux gazouilli de son cher mignon ?

Et qui d'entre vous n'a pas éprouvé ces grands ébranlements du coeur auprès d'un être que vous chérissiez de toute votre âme ?

Mesdames et messieurs, je m'excuse sincèrement de vous avoir retenus plus qu'il ne fallait, peut-être. Je vous remercie de la preuve d'encouragement que vous avez donnée aux jeunes en venant m'écouter.

Le vieillard, s'il regarde en arrière, voit un point noir : c'est le passé lointain qui ne revient plus—passé de joies ou passé de peines ; s'il regarde devant lui, il aperçoit l'avenir trop proche qui le tuera bientôt.

Le jeune homme regarde aussi. Dans le passé, il n'a que des souvenirs d'affection. Son point noir, à lui, est dans l'incertitude des demains. Il redoute l'avenir ; plutôt, il s'élance plein d'espoir, quand il est encouragé à marcher de l'avant par ceux qui s'intéressent à son travail, quand il est encouragé par vous, mesdames et messieurs. C[illegible] chacun le sait, et ne l'oublions pas, il faut de l'encouragement sincère dans la vie ; et que serait-elle, la vie, sans une main pour une autre main, sans un cœur pour un autre coeur ?

Novembre, 1900.





SILHOUETTE.

"MADELEINE."

Je suis embarrassé pour écrire, aujourd'hui. Le sujet n'est pourtant pas sans inspiration, et une tempête d'idées et de sentiments me courent et me grondent dans le coeur et plein la tête. Mais voilà, j'ai peur, oui, grand'peur, comme l'enfant auquel on a confié une rose et qui craint d'en froisser un pétale : fleur délicate, pétale embaumé, enfant maladroit.

Lectrices, lecceurs, je vous présente "MADELEINE" (Melle. Gleason), chroniqueuse à "La Patrie", autrefois au "Temps" d'Ottawa.

Je désirerais vous entretenir d'elle. Serez-vous indulgents si je balbutie à peine ?

En général, on se forge une idée singulière, on se fait un mauvais portrait de la chroniqueuse.

Elle doit être vieille, laide, désabusée, chagrine, sans illusions, etc.

Il faut voir si l'on se trompe !

Brune ou blonde, ni blonde ou ni brune ?

N'importe !

Jeune, quoique sa plume trahisse de la lutte.

Jolie ?

Indiscrétion !

Bonne, capable d'être un rien maligne, pas méchante ; franchement affectueuse ; accueillante ; esprit pétillant qui vous retient là, à converser, et vous oblige à croire que le temps multiplie ses ailes pour fuir plus vite ; d'une calme gaieté communicative ; surabondante de vie et d'espérance ; j'allais ajouter d'illusions : un lys, quoi, s'entr'ouvrant à l'aurore et croyant ne se devoir jamais fermer.

MADELEINE, de plus, a un oeil fin qui caresse (je vous souffle cela, moi, à l'oreille, tout bas).

Résumons :

Un bon coeur doublé d'intelligence.

Dans ses écrits, nous voyons " un peu " de ce que je viens d'affirmer.

Pourquoi "un peu" et non "tout" ?

On ne se met pas " tout " dans une page ; on se sous-entend, en quelque sorte.

Pourquoi ?

Vous qui tenez une plume ne poserez pas sérieusement cette question, j'imagine.

Si l'on couche une pensée dans un article, cela ne prouve pas qu'on ait vidé son cerveau ; au contraire, l'intelligence fatigue la plume et l'épuise. Si l'on sent un frisson d'âme, ce n'est pas l'âme entière. L'intelligence est plus forte, le coeur plus vaste que l'expression : la plume est plus faible que nous.

En ferai-je un reproche à l'écrivain ?

Non.

L'expérience démontre que jamais auteur ne sera "tout ce qu'il est" dans ce qu'il écrit. Lamartine, Chateaubriand même, ont déploré cette impuissance.

Donc, si vous affectionnez " MADELEINE, femme de lettres", vous aimerez davantage " MADELEINE, simplement femme."

Le style de cet écrivain a du jeu. Enfant gâté, il chante, pleure, a du rire, des colères

d'une minute ; c'est un faon qui s'élance dans la liberté de la plaine, une abeille dont le miel est agréable, un papillon dans la lande : il vole d'une fleurette à l'autre fleurette et parfume l'air en passant.

Lisez ses causeries et dites-moi, si vous pouvez —qu'une femme doit se taire !

MADELEINE a des mots railleurs, de fines phrases, des idées, des manières de dire personnelles ; elle a des trouvailles plaisantes.

Pourquoi ne choque-t-elle pas dans cette route difficile ?

Elle est sans affectation !

Pourquoi la comprenons-nous si bien ?

Elle a du coeur.

Et, de fait, le coeur est le centre de gravité de tous les êtres. Son acte—amitié ou amour—est le mobile de l'existence, la solution des plus grands problêmes, la compréhension des individus, la conclusion du monde. Un être sans coeur n'est rien : le coeur est tout. Qui a sauvé le monde ? Est-ce l'intelligence de Dieu, ou son coeur ?

Melle Gleason voit vite—et bien. Elle doit peut-être cette faculté à la perte de sa mère, qu'elle n'a pas connue : de là, un besoin prématuré d'observation et de réflexion.

Combien à plaindre l'enfant qui n'a pas de mère près de son berceau pour le bercer et l'endormir ! pas de mère pour étancher délicieusement cette soif immense qui brûle les petits à la lèvre ! pas de mère !... oh ! çà fait mal, çà !

Pauvre amie !......

La tendresse dont MADELEINE dispose toujours ne viendrait-elle pas du fait que sa mère lui a laissé dans le sang, pour d'autres, ce qu'elle-même—sa mère—n'a pu prodiguer à la chère petite de soins affectueux et d'amour ?

A quelle école devons-nous MADELEINE ?

Aux romantiques et aux parnassiens. Chateaubriand a oublié chez elle quelques sourires. Lamartine aussi, Musset davantage et les modernes, surtout Alphonse Daudet.

Avant de finir ces notes, je serai indiscret : MADELEINE offrira bientôt à ses amis un recueil de "Nouvelles" inédites. Elle veut donner une oeuvre digne des amateurs gourmets et gourmands.

Pardon, MADELEINE, j'ai la langue d'Ève dans la bouche, aujourd'hui !

Amis, lisez nos femmes de lettres, c'est le meilleur moyen de comprendre leur mérite et de les aimer : juste récompense !

Et à vous, MADELEINE, que dirai-je ?

Voyez mon désir de vous peindre avec exactitude. Est-ce ma faute, à moi, si le modèle a des couleurs que le pinceau n'a pu rendre ? Me blâmerez-vous si je n'ai pu suivre fidèlement dans le ciel clair—la colombe ?

P. S.—Le volume dont il est ici question a remporté un très beau succès. J'en félicite cordialement l'auteur.

Août 1901.



SILHOUETTE.

"ATTALA."

Après avoir parlé des chroniqueuses actuelles des journaux canadiens-français de Montréal, il est à propos, ce me semble, d'ajouter un paragraphe pour Attala (Melle. Valois) directrice du " Coin du feu ", au "Monde Illustré."

Attala n'est pas, suivant moi, une chroniqueuse comme les autres : sa collaboration est irrégulière. Je dirai qu'elle est une collaboratrice assidue et sur laquelle on peut compter.

Cette position est précisément celle qui lui convient, si l'on tient compte de sa répulsion à publier.

En effet, une certaine timidité la paralyse, une sorte de crainte sans motif apparent la concentre



À la campagne.

en elle-même, et c'est une contrainte, un effort, chaque fois qu'elle abandonne son manuscrit au prote.

A-t-elle raison ?

Oui et non :

Oui, si elle garde ses œuvres pour les perfectionner sans relâche ; non, si elle pense atteindre l'irréprochable : la perfection n'est pas de l'homme ni..... de la femme : hélas !.... Oui, si la modestie l'oblige au silence, à redouter la gloriole, à fuir un mot d'approbation ; non, si la peur des critiques, (acerbes, jalouses, injustes, assez souvent) si l'effroi du blâme l'arrêtent.

Dans tout ce qui s'élabore ici-bas, il y a du clinquant, et qui veut le faire sonner le peut sans déploiement d'une force extraordinaire.

Ne discute-t-on pas Homère, Bossuet, Racine, Chateaubriand ? Ne critique-t-on pas la Bible ? Et sous le même, mais faux prétexte, n'a-t-on pas flagellé le Christ ?

Allez donc, après cela, vous croire idole !

Et parce que vous n'êtes pas le dieu de tous, refuserez-vous d'être l'ami de quelques-uns ?

J'irai plus loin.

Si, en agissant ou en écrivant, une seule personne, une seule, devait vous aimer, je dirais : écrivez, agissez ; car un coeur qui aime vaut plus que tous ceux qui n'aiment pas.

En retour, aimez et donnez !

ATTALA, timide pour elle, ne l'est pas pour les autres !

J'entends qu'elle accueille volontiers, dans sa page, les jeunes plumes désireuses de causer avec des amis inconnus.

Je la félicite chaleureusement.

Favoriser l'éclosion et l'expansion des talents d'écrivains en perspective est une oeuvre de justice.

Il ne faut pas craindre l'ombrage qu'un voisin peut nous donner ; il ne faut pas craindre d'être surpassé par un jeune écrivain que nous aurons protégé ; ce serait de la jalousie, de l'égoïsme, de l'orgueil, de la bêtise.

S'il nous égale, s'il nous surpasse, sa force, sa gloire, rejailliront sur nous. Le bienfaiteur est toujours, et malgré tout, l'auteur du bienfait. Et la reconnaissance n'est pas morte.

Admettons, pour un moment, l'ingratitude de chaque protégé.

Faudrait-il, pour cela, devenir pessimiste ? Non.

Si l'on oublie que vous avez fait "du bien", vous, en vous-même, vous aurez le bonheur d'entendre une voix qui criera :

Tu as fait " le bien."

Pourriez-vous, alors, ne pas aider, même l'ingrat ?

J'ose néanmoins affirmer que les vrais ingrats sont peu nombreux ; ce sont plutôt des malreconnaissants.

On s'effraye, en général, sur ce point, comme sur d'autres.

Mettons un grain de bonté dans notre jugement trop sévère et, par ce moyen, la plupart du temps, le doute disparaîtra à notre insu.

Le bien se trouve partout ; il suffit d'ouvrir l'œil pour l'apercevoir : ouvrons l'oeil.

Melle Attala traite ordinairement des sujets sérieux et envisage surtout le côté pratique des choses.

Je remarque, dans ses productions littéraires, la note plaintive, un gémissement : elle est triste.

A-t-elle souffert ? A-t-elle prié sur la tombe des siens ?

Qui n'a pas pleuré ignore la vie !

Mais il est des êtres de privilège sur qui le Ciel semble frapper avec complaisance : de même un forgeron bat sur l'enclume le fer qu'il veut rendre meilleur.

J'aime encore ATTALA lorsqu'elle parle du dévoûment, de l'abnégation, de l'énergie nécessaires à la femme qui gagne elle-même son pain de chaque jour ; je l'aime aussi quand elle lutte pour les intérêts de la femme dans la société et lorsqu'elle indique le chemin du bonheur dans la famille.

ATTALA est un porte-étendard des légions féminines.

Elle aime son sexe et le prouve.

Belle cause !

Rien n'éclate dans les écrits d'ATTALA. Son naturel est secondé par une précision de style simple, uni, sans apparat, qui plaît—et attire doucement. L'on suit bien la marche de sa narration : c'est calme et clair. Sans essayer de convaincre en émouvant, elle exprime des pensées qui charment.

Partage-t-on ses vues ? c'est que le raisonnement est juste !

On la croit ou l'on ne la croit pas avec autant d'aisance, pour cette bonne raison qu'elle se contente de montrer les choses et les faits, laissant chacun libre de conclure à sa propre manière.

Elle expose et développe paisiblement son idée, disant tout ce qu'il faut et rien que ce qu'il faut. Il y a de l'égalité et de la mesure dans ses articles, ceci prouve de l'observation et une certaine expérience, sans lesquelles on attache une grande importance aux fut[illegible]t trop peu à ce qui en mérite.

Melle Valois affectionne la littérature qu'elle n'a pas le loisir de cultiver autant qu'elle le désirerait.

Bossuet, Lacordaire, Chateaubriand, sont ses amis. Lamartine—dont elle procède—paraît être son auteur de chevet.

ATTALA, en effet, a le sens de l'harmonie, et un penchant au rêve. C'est sans doute pourquoi elle pleure en entendant une belle voix, en admirant un coucher de soleil ; c'est peut-être aussi la raison de son goût spécial pour la poésie.

Vous dirai-je qu'ATTALA rime à ses heures—et joliment ?

J'ai sous les yeux quelques-uns de ses vers aisément tournés. Ils ont des murmures doux comme des prières à la Vierge. Les grands coups d'aile y sont rares ; mais il est très agréable d'entendre un gazouillis de ruisseau, une plainte du vent sous la feuille, un baiser d'oiseau sur le bord d'un nid.

Le court espace alloué à cette esquisse ne me permet pas d'approfondir davantage mon sujet—je le regrette—il est si facile de trouver sans cesse du bon chez la femme......

Août 1901.





CONFERENCE.

LE CŒUR MORAL.

M. le PRÉSIDENT,

MESDAMES,

MESSIEURS,

L'an dernier, en présence de l'auditoire de l'Union Catholique, j'eus l'honneur de décrire la circulation chez l'homme. J'ai parlé du cœur et de ses auxiliaires—les vaisseaux et le sang.

Après cette lecture, le R. P. Lalande m'a suggéré une étude comparative des cœurs physiologique et moral.

Avant de suivre cette belle idée du fameux prédicateur du Gésü, j'ai cru devoir vous entretenir du cœur moral. De la sorte, dans mon premier travail et dans ce deuxième, nous aurons les prémisses, la base d'un syllogisme dont la conclusion naturelle, dans un autre entretien, s'intitulerait :

" Rapports entre le cœur physiologique et le cœur moral."

Nous étudierons donc aujourd'hui le cœur, siège du sentiment.

Mon intention n'est pas de disséquer l'amour ni d'en faire l'anatonie descriptive complète : il faudrait pour cela l'expérience d'une longue vie ; non plus que je veuille dire tous les amours : il en est dont le nom souillerait l'air de cette salle.

J'abandonne aux pornographes la boueuse tâche qu'ils s'imposent de salir pages et âmes blanches, ces auteurs qui croient être utiles ou agréables quand ils donnent l'insalubre, auteurs à littérature de mauvais goût qui, selon Henri de

Parville, "ne peuvent qu'égarer l'esprit sans le remplir, qui ne s'occupent de rien de ce qui est beau et grand."

De fait, la peinture du vice affaiblit, tandis que le tableau d'une vertu consolide les courages.

J'essayerai de vous faire voir l'existence de l'amour, de vous le montrer dans les cœurs à des âges divers : de l'amour en puissance dans tout être raisonnable, et s'il n'est pas en réalité toujours tel, du moins, ainsi qu'il est souvent, qu'il pourrait, et, surtout, devrait être ; de l'amour digne d'un cœur sorti d'une puissance surhumaine, avec des aspirations immenses et bonnes, et des capacités incalculables.

Vous verrez peut-être que l'amour évolue, que sa forme se modèle beaucoup sur l'âge. L'amour a bien des nuances, en effet : il est comme la voix chantée.

L'amour n'est-il pas un chant—et le plus beau ?

On peut lui en appliquer la division : il y a le soprano, le mezzo-soprane, le contralto, le ténor, le baryton, la basse.

Entre ces grandes lignes, avant et au delà, les variantes sont légions.

Mon sujet est gigantesque, immense. Je regrette ne pouvoir le rendre dans un style de prophète qui, au flambeau de l'inspiration, scruterait les ultimes replis de l'âme ; ou dans un style doucement harmonisé au souffle d'Ossian, ou à celui de l'auteur sublime du "Génie du Christianisme", des "Martyrs", d' "Atala" ; ou encore, dans le style d'une des plus belles personnifications de la poésie lyrique au XIXe siècle : "Lamartine".

N'importe, tout effort a son mérite et l'indulgence est une vertu.

Quand l'envolée poétique se ralentira dans mon œuvre, vous voudrez, j'espère, vous souvenir que j'ai écrit ces notes, pour vous, durant les heures destinées au délassement de mes rudes travaux d'universitaire ; dans la tristesse des soirs mélancoliques, ayant dans la tête des incertitudes d'avenir, et autour de moi, suspendus aux murs de ma chambre d'étude, les os épars et blanchis d'un squelette froid, et devant moi, sur mon écritoire, me fixant de ses orbites profondes, le crâne vide et nu d'une jeune fille à dix-huit ans : ce qui,

n'est-ce pas, suffit pour dépoétiser un discours d'étudiant, même en médecine ; car l'étudiant en médecine n'est pas aussi insensible qu'on le croit, en présence d'un cadavre, en face d'une tombe silencieuse. Chez lui, comme chez vous, il y a le mortel devant la mort, et cette pensée n'est riante pour personne.

Pardon, je fais erreur : les véritables chrétiens sourient à la mort !

II. L'amour existe encore.

Je lisais, il y a quelques mois, une chronique faite de notes laissées dans l'oubli jusque-là, et heureusement sorties des vieux cartons. L'auteur, une de nos plus solides plumes féminines, Gaétane de Montreuil, (Madame Chs. Gill) parlait d'un sceptique disant à une jeune fille :

"Il n'y a plus de véritable amour et ses dévouements n'existent plus."

Après le départ du misanthrope, la jeune fille, bouleversée, se rend au salon. Là, devant un portrait aux yeux rêveurs, au front large et sévère, elle murmure, appuyant les doigts sur son cœur, et avec sourire :

"Oui l'amour existe quelque part !"

Votre veine était bonne, chroniqueuse. Vous avez sagement souffleté ce fou.

L'amour existe encore, oui ; et pour être plus vrais, ajoutons : il est partout.

La première impression du cœur, après celle de souffrance, c'est l'impression de l'amour.

Avide [illegible]atiable, le cœur veut, désire, aime—sans cesse. Un germe inné le pousse, l'assoiffe, l'ouvre : il veut se satisfaire.

Dieu a mis dans la nature humaine un désir que l'homme reconnaît s'il écoute son cœur battre, qu'il éprouve même s'il cherche à en éteindre les chocs. Ce désir, celui d'un bonheur sans fin, nous jette naturellement vers Dieu, à Dieu entrevu dans des sphères si magnifiques !

Et le cœur s'éprend de Dieu, l'aime et s'élance... mais s'arrête parfois, étant admis un instinct particulier : il s'arrête, dans son envol, à d'autres êtres, pour ne se souvenir plus, ou se souvenir à peine, de cet unique amour d'infini, se confondant avec le bonheur.

Et, dès lors, nous avons l'amour terrestre exclusif, ou celui du Créateur et de la créature en même temps.

Nous arrêtant de la sorte dans l'élan de notre âme vers Dieu, nous sommes pareils à ces oiseaux qui ont un but à atteindre et qui s'attardent à becqueter sur la route ; nous sommes pareils à l'abeille qui voltige d'une corolle à l'autre corolle et ne se pose qu'après de longs détours sur une fleurette légère qu'elle parfume.

L'amour exclusif de la créature serait celui des cœurs perdus d'incrédules. J'oserais avancer que ceci est tout à fait spéculatif, puisque se dire athée est une chimère d'esprit qui s'étiole, qui agonise : l'athée est une exception, l'exception, souvent, une anomalie.

III. Définitions et source première de l'amour.

Aimer c'est vivre, a dit quelqu'un.

Sans l'amour, il n'y a pas de ciel, pas de Dieu, puisque Dieu est l'amour sans mesure, puisque Dieu est le soleil dont l'amour est le rayon.

Mais l'amour qu'est-ce donc ?

L'amour est un acte de foi ; c'est le pivot des prodiges, celui qui soulève et rend légers les plus lourds poids qui accableraient l'homme sans lui ;

c'est une source dont chacun peut puiser l'eau rafraîchissante. L'amour est ce qui nous berce pour endormir nos douleurs, c'est l'espérance en action. L'amour est une coupe d'or remplie de liqueur vermeille : on y boit, un petit nombre s'y empoisonnent, d'autres y trouvent un regain de jeunesse et de courage—récompense de ceux qui ont su aimer. L'amour, c'est ce qui fait souffrir un cœur, et loin d'en arrêter les élans, le fait bondir plus fort pour cette raison même. L'amour est un rayon d'en-haut tombé sur la terre, et qui réjouit, éclaire, réchauffe : il charme nos maux, excite à la vertu, reprime les vices, console de l'ingratitude et des misères, impose un joug, un frein, aux passions funestes, remplit l'âme d'une grande sérénité. L'amour est ce sur quoi s'appuie l'existence ; c'est le mobile de nos actions, l'union, l'étreinte des êtres ; c'est ce lien de fer noué d'une rencontre, d'une parole, d'un regard, d'un soupir, de presque rien, de rien ; c'est l'instigateur des arts, des sciences, des plaisirs, des peines, de la philosophie qui embaume les plaies ; c'est un mystère plus inexplicable pour l'homme que la loi soutenant

les soleils au-dessus de nos têtes—cette loi qui fait gazouiller le ruisselet sur un roc, qui fait tressaillir le brin d'herbe aux chansons d'une brise qui le touche en passant. L'amour c'est, dans une humble chaumière, Militona, de son corps défendant Andrès contre les jalouses fureurs du terrible Juancho. L'amour, c'est Paul, nerveux de désespoir, s'élançant dans les flots tourmentés, luttant contre les vagues montagneuses, au bord de l'île de France, pour sauver Virginie abandonnée par l'équipage du Saint-Gérant en détresse : Virginie, l'amante fidèle au souvenir, à son cœur, à la vertu. L'amour est quelque chose de plus mystérieux et incompréhensible, de plus profond que la voûte azurée dont l'inconnu trouble les intelligences, assoiffe les cœurs dans des désirs inassouvibles d'élans pleins d'espérance. L'amour c'est l'aile de l'âme qui nous élève au-dessus des vicissitudes de la vie.

L'amour, ai-je dit, c'est Dieu.

Infini, Unique, Adéquat en perfection, et, en Soi, Être essentiellement Un, Dieu ne produit qu'un acte, qui concentre dans Son présent l'avenir et le passé. Il n'est immuable, dirait-on, que

pour donner toute la force de Son intelligence à ce seul acte qui Le résume, qui est Lui, et sans lequel Il ne serait pas Dieu : cet acte unique, c'est l'amour, essence de l'Être en tant qu'Être, l'amour fascinant par sa beauté ceux qui s'efforcent de ne le pas entrevoir dans l'œuvre du Créateur.

L'amour, enfin, c'est Dieu, puisque Dieu est la cause et l'effet en même temps, dans ce seul acte qu'Il produit, le mal étant synonyme de haine, la haine antagoniste de l'amour, et Dieu ne pouvant produire le mal, pour cette raison qu'Il se détruirait Lui-même et que l'idée d'Infini destructible est absurde.

Demandez aux théologiens quelle est l'occupation de Dieu dans les espaces sans bornes.

Ils répondront :

" Dieu se contemple et s'aime ; s'aimant, Il aime Sa créature en Lui."

Nous avons l'origine première de l'amour.

IV. L'amour du vieillard et de l'adolescent.

Demandez au vieillard, sur son lit de souffrance,

pourquoi ses cheveux ont blanchi, pourquoi son front est plissé, pourquoi son oeil est terne, pourquoi ses joues creuses ont des pâleurs de spectre, pourquoi sa stature, jadis altière, se courbe, aujourd'hui, semblable au rameau d'une vigne.

Il vous répondra :

"J'avais une épouse tendre comme une biche des forêts vierges, j'avais de caressantes et bonnes filles, des fils jeunes ; j'ai multiplié mon travail, exténué mes forces, usé ma vie pour eux—sans regret—car l'amour véritable ne regrette pas le sacrifice ; je leur ai tout donné : je les aimais !"

Donc, l'amour.

Suivons la vie vers sa source.

Et toi, adolescent, dis, as-tu senti les étreintes indéfinissables d'une chose plus indéfinissable encore ? En des caresses tendres et incompréhensibles de rêves plus légers que les autres rêves, en des élans plus forts et plus irrésistibles que les autres élans, par des impressions plus accentuées que toutes impressions antérieures, as-tu senti l'aiguillon subtil et fin de ce quelque chose d'inconnu jusque-là pour toi ?

Va, tu es jeune, la route s'ouvre devant toi, la

vie apparaît belle et souriante, ton regard a croisé un autre regard, un soir que tu t'en allais sous les rayons d'une lune blanche, ou un jour, sous les feux sanglants d'un soleil d'été. Va, tu es jeune, ta main en a frôlé une autre qui a frémi sous la tienne. Va, tu es jeune, les vibrations de ton cœur ont trouvé un écho dans les vibrations d'une âme ; ainsi une harpe éolienne rend les sons d'une voix aux ondes correspondantes. Va, tu es jeune, ton cœur, tu ne l'as plus, il bat dans une autre poitrine, tandis qu'un autre cœur s'émeut dans la tienne. Vous avez changé de cœur, changé d'âme ; non ! vos deux âmes, vos deux cœurs se sont fusionnés, se sont combinés, ne font plus qu'un : vous avez aimé !

Va, tu es jeune, et tu aimeras longtemps !

V. L'amour dans la nature.

Ce qui précède suffirait, il me semble, à la preuve de l'existence de l'amour, arbre dont la racine est en Dieu et les multiples branches et feuilles et fleurs sont sur les points de notre planète où des êtres respirent, sentent, se meuvent et se reproduisent.

J'irai plus loin.

Les végétaux subissent en quelque sorte cette influence. Et les étamines des fleurs, transportées par les vents, recherchent les pistils pour s'unir à eux, croître, vivre ensemble, et mourir dans le même tombeau.

Les arbres des forêts, en leurs balancements mélancoliques, s'abaissent au front des arbres leurs voisins : ils mêlent réciproquement leurs chevelures et semblent se souffler des baisers languissamment amoureux : ou, par des mouvements saccadés, ils nous font réfléchir aux amours qui voudraient se révéler mais ne l'osent, pour des raisons indéterminées, et repoussent ainsi le bonheur auquel ils aspirent. Et quand la tempête fait soupirer les chênes où gémissent des feuilles tremblantes, ne dirait-on pas des sanglots d'amours malheureux ?

Voyez-vous, à l'entrée de cette caverne sombre, un animal aux formes souples ?

C'est la lionne, si féroce d'ordinaire, qui s'abandonne en des ébats et jeux innocents, au milieu de lionceaux qu'elle lèche lentement de sa rude langue sanglante. La molesse, l'oubli des

fureurs de naguère, la passion tendre d'un œil qui se promène sur la progéniture, indiquent bien que cette reine de la férocité se courbe sous une loi qui enchaîne pour un temps sa rage de fauve : la loi du cœur.

Si le spectacle est grandiose de l'amour dans l'antre du lion ; s'il est touchant parmi nos animaux familiers : dans les câlineries du chat, dans les caresses du chien, dans les épanchements des tourterelles au bois ; s'il est beau dans les plantes : il est sublime chez l'homme.

Qu'il fait bon rafraîchir sa lèvre à la coupe des amours humains—amours sanctifiés au ressouvenir de cette parole de Dieu :

" Aime ton prochain ! "

L'amour est donc un devoir, mais combien doux au cœur qui sait battre et suivre le cours naturel de son essence !

VI. L'AMOUR CHEZ L'HOMME ET CHEZ LA FEMME.

Avant l'origine des siècles, Dieu seul existant, dit :

" Faisons l'homme."

Il ajouta :

" Donnons-lui une compagne."

Ève parut, Adam l'aima.

Serai-je téméraire au point d'entreprendre un essai de description du Paradis-Terrestre, quand ses beautés sont peintes aux Livres Saints ? Serai-je hardi au point de vous décrire le paradis de nos pères anciens, et leurs amours en ce lieu de jouissances, après que Milton et l'incomparable Chateaubriand en ont exposé des lambeaux à notre admiration, en ont déroulé les perspectives qui attirent les larmes tant est grande la puissance de ces amours, et tant sont vastes les intelligences qui nous les représentent ?

Inutile de noter la constance de ces deux premiers amants, qui s'aimèrent des siècles, aux jours néfastes, comme ils s'étaient chéris aux instants heureux de leur passage au jardin du ciel.

Ève, c'est la femme, l'épouse, la mère. Adam, c'est l'homme—l'homme qui aime fortement, avec calme et sérénité. Ève est tout cœur. C'est l'épouse qui ne vit que pour Adam, la mère qui s'oublie pour le fruit de son union. Ève, c'est

l'amour enthousiaste, agité, inquiet, nerveux, l'amour qui se sacrifie, se donne sans restriction, qui s'aveugle de l'aimé. Adam, c'est l'amour immense, un peu rude ou grave peut-être, et qui domine par sa force comme celui d'Ève l'emporte en tendresse.

Et c'est pourquoi l'amour extrême et délaissé, chez une femme, fait sourdre les pleurs abondants de leurs voies profondes et va même jusqu'à l'épuiser, la femme, et la faire mourir : ainsi la belle Graziella n'a pu survivre à l'orgueil du poète. Et c'est pourquoi l'amour extrême et délaissé, chez un homme, cristallise les pleurs à son orbite. Moins apparente, sa peine n'est pas moins étendue ni moins vraie. Et c'est pourquoi l'amour extrême et délaissé, chez un homme, rive le frein de sa douleur, l'endurcit, l'homme—et le pousse aux actes d'abnégation héroïque. L'amour délaissé métamorphose l'homme et tue la femme, ou la rend plus langoureuse, plus pensive et plus tendre—s'il est possible d'ainsi dire. L'homme, au contraire, devient plus rude, douteux, sceptique. La femme est alors l'hirondelle plaintive qui s'est vu enlever un nid

débordant de douceurs ; et l'homme, un lion qui trouve clos l'antre où il devait abriter ses jours sombres, l'antre où devait se pulvériser, s'adoucir les ensoleillements des midis très chauds.

Amour délaissé, en passant, je t'ai découvert à contre-cœur ; car le souvenir des malheureux attriste l'âme impuissante au secours.

VII. L'AMOUR CONJUGAL.

Combien plus agréablement se ressemblent le cœur de l'homme et celui de la femme quand ils se comprennent ! Chez l'un et l'autre, confiance entière : c'est un don réciproque. L'épouse s'appuie au bras de l'époux ; lui, l'enlace, oublie tout, ne voit qu'elle et l'Auteur de ces intraduisibles extases—car aux bonheurs indéfinis succèdent les reconnaissances sans limite. La pensée laisse la terre, monte à sa source, comme si, indigne d'elle, la terre ne pouvait plus la contenir.

Spectacle ravissant et doux de l'homme et de la femme unis—et qui s'aiment !

La jeune fille d'hier sourit moins légèrement mais avec plus d'expression de vérité et de constance, avec plus de sûreté consolante et de garantie indubitable.

Le jeune homme, insouciant hier, a au front a pensée du lendemain qui le fait réfléchir et lui met des feux à l'œil. Il voit près de lui la fleur qu'il aime. Il se sait plus fort parce que celui qui est aimé d'une fe''me vertueuse est à l'abri des coups du sort. Il est plus courageux, parce qu'il sent, chaque jour, une main plus chaude que la veille presser la sienne, un regard plein de ciel où il mire son image tranquille, comme aux ondes d'un fleuve très pur se reflète une étoile—et il entend une voix toujours s'attendrissant lui dire :

Nous sommes deux sur le chemin. Que s'élèvent les tempêtes, je m'en moque : tu es là ! que viennent les obstacles, mon haleine réchauffera ton ardeur ! Et nous irons, de par la vie, soutenus par notre mutuel amour.

Nous irons....

Et quand nous serons des vieillards aux cheveux blancs, quand, enfin, nous ne serons plus, les jeunes diront :

" Ils se sont aimés."

Et nos âmes sœurs continueront leur amour d'ici-bas, continueront de s'aimer sans fin—dans l'Immensité !



L'amour maternel.

VIII. L'AMOUR MATERNEL ET L'AMOUR PATERNEL.

Ils attendent, le père et la mère. Ils envient les nids gazouilleurs de la fauvette, et, se mirant aux prunelles l'un de l'autre, dans des regards d'affection anxieuse, ils rêvent d'un bonheur trop lent à venir, plus lent que les autres bonheurs attendus.

Enfin, rose ou pâle, arrive le chérubin des inlassables espoirs d'amour qui s'éternisent. Faible, presque sans vie, une voix qui n'a que des larmes—comme au regret d'être venu—il est là, inconscient de lui-même et des choses ambiantes ; il est là, au berceau moëlleux chez le riche, plus dur chez le pauvre, mais partout toujours attiédi par les caresses d'une mère.

Il est là.

Sa mère aussi est là !

Souriante, elle lui parle comme à son meilleur ami qui saurait la comprendre et deviner ses inquiétudes, ses attendrissements—Elle l'enveloppe de baisers et le réchauffe de son souffle, l'endort de cette voix qui, plus tard, indiquera les écueils de la vie, les moyens de les franchir. Elle

chante pour l'empêcher de sentir les premières douleurs d'une existence qui en sera pleine. Elle chante pour que, dans le futur, aux jours dangereux pour la jeune fille, pour le jeune homme surtout, la ressouvenance de cette voix de jadis le paralyse sur le bord du gouffre et fasse dire :

" Pourquoi ramper dans la boue ? Pourquoi salir le manteau de l'amour maternel qui me couvre de sa blancheur ? "

Cette seule pensée ferme des abîmes entr'ouverts et tue des fautes en germe.

La mère dépense ses jours et ses nuits pour cet autre elle-même—et le regarde grandir, on croirait, tant elle observe et voit tout ce qui survient dans la croissance et la formation de son petit ange. Elle est désireuse de saisir un premier regard d'intelligence, et, bientôt, des bégaiements qui sont les refrains de ses baisers.

Enfin, qui exprimera la joie, l'extase d'une mère, quand les chères lèvres de son " bambino " ont pu faire couler dans l'air ce mot si doux et si grand—grand et doux comme la femme elle-même :

" **Maman !** "

Il a grandi, le mignon : il a vingt ans. C'est alors qu'il faut suivre la sollicitude maternelle. Tout l'inquiète : elle craint, s'alarme, a peur.

Ah ! mon ami, sois bon ! Si tu savais les inquiétudes qui rongent ce cœur de femme ! Sois bon ! Ne fais pas pleurer ta pauvre mère aux jours de tes vingt ans. François Coppée écrit :

" C'est le crime des crimes."

Il a raison ; car une mère, c'est... ou plutôt, comprenez-le par la phrase suivante de la mère de l'auteur de Raphaël :

" Mon fils, tu le sais, si les larmes de mes yeux pouvaient se changer pour toi en or, je les verserais toutes dans tes mains,"

L'enfant vieillit. Sa mère le suit toujours ; mais, plus calme, plus tranquille, plus heureuse : car il a détourné l'écueil et s'en va dans la vie, la tête haute, l'honneur au front—l'honneur qui a sa floraison dans la vertu, sa racine dans le cœur d'une mère ! Cet honneur-là n'a rien à craindre ; celui qui le possède est rarement vulnérable.

Pendant ce temps, l'amour paternel est-il mort ? Est-il seulement admiratif de l'amour maternel ?

Le père aime aussi. Et ses attendrissements,

et ses baisers, et ses caresses, quoique plus rares, ne sont ni moins forts, ni moins saturés d'affection.

Le père a travaillé : il a secondé ainsi la mère auprès de l'enfant. Et ce travail du père, c'est le cœur qui le demande. C'est pour elle qu'il peine et pour leur mignon.

"Enfant, si tu ne dois pas oublier ta mère, souviens-toi aussi de cet homme, rude en apparence, qui se tenait à côté de ton berceau, près d'elle. Cet homme adorait ta mère et t'enseignait d'exemple les grands amours paisibles et vigoureux qui caractérisent l'amour masculin."

Mesdames et messieurs :—

Je ne puis me défendre d'une comparaison entre l'amour du père et celui de la mère—ou mieux—entre l'amour de la femme et celui de l'homme ; je ne puis me défendre de les comparer à deux harmonies dissemblables dans leur marche et leur rythme, mais dont le thème fondamental est pareil :

Nous sommes au matin d'un beau jour. L'air a du mystérieux, du vague, du rêve, du ciel dans ses ailes. Un silence imposant domine. Tout

à coup, lente, molle, berceuse, une fanfare pleure ses plaintes. Elle approche peu à peu. Les vibrations s'accentuent en se multipliant, éclatent, sont de frénésie, d'emportement, de délire. Vos larmes jaillissent : je vois dans cette harmonie un symbole de l'amour féminin.

La scène change. Soir. Clair de lune. Même silence. Une voix s'élève, grave, sonore, souple, d'une grâce attendrissante et mâle. Vous y sentez de la force, quelque chose qui subjugue. Vous admirez. Aux notes les plus rapides, les plus abandonnées, votre gorge s'étreint, un frisson galope dans vos moëlles. Une larme coule lentement, sans effort, et tombe, et tombe, sereine et chaude comme la voix qui l'attire de votre cœur : je vois dans cette harmonie un symbole de l'amour masculin.

Que donne l'enfant en échange de ces amours du père et de la mère ?

Il gonfle et presse sa petite âme pour en extraire beaucoup d'amour ; car l'amour appelle l'amour, et, seul, un cœur emplit un autre cœur.

Mesdames et messieurs :—

Nous venons de voir l'amour dans la famille.

De lui nait l'amour de la patrie. Je ne l'esquisserai pas, non plus que le sublime amour religieux. Si les circonstances me le permettent, je reviendrai à ces deux sujets que je mentionne, en ce moment, pour que vous voyiez deux grandes figures passer devant vous.

IX. L'AMOUR DE LA JEUNE FILLE.

Il y aurait encore plusieurs portraits à exposer. Pour n'abuser pas de votre patience, j'abrège et vous offre le dernier.

C'est une rose que je vous présente.

Une rose ?

Oui, le cœur de la jeune fille est une rose.

Vous demander si la jeune fille aime, mieux vaudrait demander si elle existe. Oui, elle aime et l'univers s'allume au feu tendrement chaud de son cœur.

La jeune fille, c'est la sœur, la mère, c'est l'épouse. La jeune fille, c'est l'hier, l'aujourd'hui et le demain de l'existence. Le peuple qui s'appuie sur elle et la respecte comme elle le mérite, quand elle-même se respecte, ce peuple est grand. Et l'homme agenouillé sincèrement devant elle a

fait ce qu'il y a de plus beau, après s'être prosterné dans la poussière aux pieds de Dieu.

Dix-huit ans ! Vingt ans ! Epanouissement du cœur de la jeune fille !

C'est alors qu'elle se confie à celui qui, demain peut-être, l'oublîra— et qu'elle-même oublîra vite.

Pauvre jeune fille, tu as vingt ans !

C'est alors qu'en des rêves purs d'avenir heureux, elle échange ses pensées, ses souvenirs, pour d'autres pensées qui caressent, tendres.

Chère jeune fille, tu as vingt ans !

C'est alors que son cœur ne lui appartient plus : il se donne, il s'est donné.

Heureuse jeune fille, tu as vingt ans !

Mais si nous avons souvent les grands amours, nous n'avons pas toujours ceux qui se dévoilent d'emblée, à cause, parfois, d'un doute brisant ceux que son absence aurait unis : ainsi, deux âmes sœurs se touchent sans s'étreindre et se regrettent ensuite, quand un seul mot aurait fait des heureux.

Pourquoi ?

Nous n'avons pas à demander raison à Dieu de

la marche des choses ni de l'état des sentiments. Néanmoins, j'ai voulu signaler ces amours inavoués—aussi forts que bien d'autres connus.

Inavoués, pour quel motif ?

Je n'ose résoudre ce problème, mais l'avancé n'est pas moins réel.

Une question.

Cet ennui ne découlerait-il pas d'une ignorance de soi ou d'un manque d'observation ?

Je dirai donc à la jeune fille :

"Cherche sérieusement l'être que tu es et celui qui te complètera en se perfectionnant, car il n'y a qu'un cœur à l'unisson du tien. Puisses-tu le rencontrer ! Tu le reconnaîtras à sa générosité, à sa douceur, à sa délicatesse, à son respect pour toi. Il est à ton âme l'air de sa vie, ce qu'est l'espace à l'oiseau.

L'oiseau, ici, c'est ton cœur, jeune fille.

Il en a les chants variés et jolis, la légèreté charmante, le courage, l'espérance. Il a la force de l'aigle et ses fiertés, les longs roucoulements de la colombe, l'abnégation du pélican qui se déchire les entrailles et meurt pour ceux

qu'il aime. Il a tout cela et quelque chose encore, et plus il prodigue, et plus il laisse entrevoir."

"O jeune fille, sois toujours l'ange que nous rêvons en toi, et, heureux de presser ta main égarée dans la sienne, le jeune homme noble et fier pourra te soupirer sans crainte :

"Aimons-nous !"

Mesdames et messieurs :—

Dans "Le meunier, son fils et l'âne", Lafontaine écrit :

"Il est difficile de contenter tout le monde."

Si ce mot a son application, c'est dans un sujet comme celui-ci, où chaque individu expérimente et peut conclure différemment.

C'est pourquoi je vous prie de croire à la sincérité de mes paroles.

J'ai voulu vous remettre en mémoire certains bonheurs oubliés très souvent parce qu'on les a : j'ai voulu vous faire prendre un nouvel essor vers le pays de l'amour vrai, vous enlever au terre à terre et vous conduire au but de l'existence—but indiqué dans ces mots :

"Aime Dieu et ton prochain !"

CŒURS ET HOMME DE CŒUR.

Permettez-moi, mesdames et messieurs, avant de descendre de cette tribune, de vous souhaiter l'amour qui rend la vie plus belle, l'amour digne de vos nobles cœurs.

Novembre 1901.





LA TRAVAILLEUSE.

Je vois, chaque matin, une jeune fille glisser comme une ombre sous ma fenêtre. La lèvre souriante, le regard franc, plein de douceur, gracieuse dans sa toilette—sa toilette d'ouvrière qu'elle-même a façonnée, le soir, à la lampe, au milieu des siens, après une longue journée de labeur, elle suit d'un pas court et rapide la rue demi-obscure et encore déserte, la rue conduisant chez ceux qui font peiner les autres pour un salaire bien minime.

Où vas-tu, toi qui glisses sous ma fenêtre avant le jour ?

Dans une boutique, peut-être, où maintes ouvrières travaillent à l'étroit, des mois, des années.... et, ensuite, épuisées, languissent longtemps à la maison—heureuses si la phtisie ne les enlève pas à leurs parents désolés !

Où vas-tu ?

A l'usine peut-être....

L'usine !

Qui comptera les santés qu'elle a détruites, les constitutions qu'elle a ruinées, les victimes qu'elle a faites ?

C'est dans ce vaste édifice, au milieu d'un bruit infernal, dans une atmosphère viciée, que vit la travailleuse, remplissant une tâche la plupart du temps au-dessus de ses forces.

Et pourquoi cet être si faible est-il à l'œuvre sans relâche ?

Bien souvent pour satisfaire la vanité des gens du monde qui—ingratitude—jettent instinctivement un oeil de mépris sur l'extérieur modeste et peu éclatant de celle qui s'évertue à les parer pour les fêtes étourdissantes ; pour satisfaire la cupidité de patrons parfois durs, insensibles et sans pitié.

Va, courageuse jeune fille, puisque Dieu le veut ainsi de toi. Il te donnera la paix de l'âme conséquence naturelle du devoir accompli. Console-toi si le manque de certaines douceurs t'afflige. C'est difficile, je l'avoue ; mais ne l'oublie pas, l'amertume est plus grande dans la satiété et le dégoût que dans la plus rigoureuse privation. La satiété, le dégoût, sont les naturels et

les éternels ennemis de celui qui a tout avec trop de facilité. Celui-là—tu souriras sans doute d'incrédulité—celui-là souffre de voir tout arriver au moindre appel. Il y a du plaisir dans l'effort : il ne l'éprouve pas ; il y a du bonheur dans le travail récompensé : il ne le goûte pas.

Ouvrière, le bonheur est dans la volonté ; tu l'as en toi-même. En travaillant, revois par le coeur ta vieille mère—ta mère qui pense à toi durant ton absence.

Il lui tarde de te voir revenir, le soir, pour te donner son baiser si réconfortant, repos des plus grandes fatigues, et ranimer ainsi tes forces pour le lendemain.

Travailleuse, que le ciel te couvre de son égide, toi qui glisses sous ma fenêtre, le matin, avant le jour !

Avril 1899.





UNE VISITE.

Mon devoir d'étudiant en médecine m'amène, à chaque seconde, en face de la misère qui surgit de partout, sous mille formes, chez des individus différents.

Je connais les soupirs de douleur, les gémissements, les cris, les sanglots incontrôlables que le praticien s'efforce d'amoindrir—comme je n'ignore pas le bon rayonnement d'espoir qui brille, parfois, dans la figure d'un malade.

Chacun est soumis aux peines physiques ; c'est sans doute pourquoi, les connaissant mieux, nous sympathisons avec ceux qui les endurent ; d'ailleurs, calmer la souffrance est une belle œuvre.

Il en est une, d'un autre genre, sur laquelle je voudrais attacher votre attention.

ANTONIO PELLETIER.

Je nomme la pauvreté.

Un pauvre, qu'est-ce que c'est bien ?

Une personne qui n'a pas toutes ses aises !

Et rien de plus ?

Il y a pauvre et pauvre.

Exemple :

J'ai l'habitude, assez souvent, de bailler aux corneilles dans les rues. Je me ballade, le nez et les cheveux à la brise. Cela permet de saisir, au passage, la poésie des choses qui nous frôlent, les leçons qu'elles dictent.

J'allais donc, lorsque je rencontrai un ami.

Après une courte conversation, je sus qu'il se rendait chez des pauvres.

Il m'introduisit bientôt dans une masure.

A peine étions-nous entrés que deux petites filles, pieds nus, mal couvertes, s'élancent vers mon compagnon, lui serrent à pleins bras les jambes, lui pressent les mains de leurs délicates mains pâles, caressent ses doigts de leurs joues maigres, de leurs chevelures tombantes ; puis, le quittant tout à coup, courent dans la maison, comme de pauvres folles.

Maman, maman, c'est le monsieur ; maman, c'est le monsieur !

Elles reviennent, recommencent leurs caresses, courent encore, sautent, crient, et finalement, se blottissent, confiantes, auprès de mon camarade.

On dit que la joie active la joie. Eh bien, cette joie-là attire les larmes, je vous l'assure, moi.

Le père de ces enfants a fui sa famille, au mois dernier : une femme, cinq petiots.

Aucune nouvelle.

La femme, malade, reste avec sa misère, sans feu, ni pain, dénuée de tout, excepté de courage —dû à la bonté de mon ami charitable et à cette énergie naturelle à la femme dans l'épreuve.

Quel contraste quand je vis, en retournant chez moi, ces belles dames dont les parures tournent la tête des passants, ces équipages magnifiques qui font rêver des bonheurs infinis, ces somptueux étalages aux magasins : satisfaction de bien des envies et qui arrachent des pleurs aux prunelles miséreuses.

Je l'avoue sincèrement, ce matin-là, je ne tournai pas l'oeil pour admirer les étalages, ni vos toilettes, mesdames.

ANTONIO PELLETIER.

J'avais du pauvre dans l'âme, j'avais du pauvre dans le coeur ; j'aurais voulu le crier partout.

En présence de tels dénuements, l'on se trouve riche et l'on ne se trouve pas assez riche. On ouvre les deux mains comme pour donner de l'or Il ne tombe, hélas, que des sous !

Ces scènes, tristes, sont très nombreuses.

J'espère n'avoir pas écrit ces lignes pour rien.

Vieux garçons, voulez-vous, aujourd'hui, vous fumerez un cigare de moins ; jeunes filles--braves coeurs—sacrifiez un bout de ruban, une fleurette, un bonbon, vous serez certainement aussi adorables ; mères dont les enfants sont dans l'abondance ; tous, vous qui me lisez, n'oubliez pas, je vous prie, les oubliés.

Janvier 1901.





"ADIEU"

au Dr. Archambault.

"Chérubins, déployez, larges et roses, vos ailes, dans l'infini bleu : par delà les sphères, murmurez le nom d'une fiancée au Christ : nom plus doux qu'un soupir d'enfant.

***

Le soir, à midi, le matin, quand des bruits confus enveloppent Montréal, l'âme rêveuse, éprise de solitude et de silence, l'âme calme, cherche la paix. Se dirige-t-elle vers le Mont-Royal ? A droite, sa vue s'arrête sur un sombre et long édifice très bas, flanqué de murs très hauts : c'est le monastère des filles de Ste-Thérèse, le couvent des Carmélites.

***

Mai : mois de la candeur, de l'innocence ; mai : le mois de la Vierge.

C'est après l'aurore. Le soleil brille.

Le monastère semble avoir, aujourd'hui, un air plus pieux, plus seul, plus recueilli.

A l'intérieur, pourtant, la vie est un peu plus mouvementée qu'à l'ordinaire. Les vieilles nonnes et les nonnettes ne cessent de prier. Elles se rappellent leur entrée au cloître, leur vie pour Dieu. Des larmes de reconnaissance et d'amour roulent, chaudes, sur leurs joues. Leur coeur bat, oh ! bien fort, en ce jour ! car bientôt, dans la maturité de son printemps, une jeune fille du siècle, une autre vierge, va s'unir à elles.

Dans un lieu retiré du cloître, on pleure, on se regarde—comme savent regarder ceux qui s'aiment—on se comprend sans paroles.

Au milieu des sanglots, soudain, une petite voix dit doucement :

"Ne pleurez pas, chers parents, non ! ne pleurez pas, je suis fiancée au Christ ; réjouissez-vous plutôt, et je vous aimerai bien, va, toujours, toujours...."

Cette voix connue est celle d'une chère enfant qui, tout à l'heure, dira au monde : "adieu", aux siens : "au ciel, nous nous reverrons", au Christ : "Je suis à Toi."

"O Dieu, délie ma langue, je voudrais dire la séparation de ces âmes sœurs."

* * *

Dans un corridor aux très blanches murailles garnies d'inscriptions terribles au monde, agréables et familières aux saints, une foule se presse, attend.

La voix vibrante et si cordiale du Pasteur n'éveille plus les échos religieux et doux de la petite chapelle. La cérémonie, là, s'achève.

Tout à coup, des femmes chuchottent :

"Elle vient."

En effet, c'est elle, la choisie. Démarche grave. Elle donne le bras à quelqu'un pour s'empêcher de défaillir.

Celui qui l'aide est son père....

Il faut de la foi pour se mutiler de la sorte l'âme !

"Christ-Dieu, il me semble que tu donneras ton ciel à tous ceux qui prirent part à cet holocauste, comme tu le donneras, ton ciel, à ceux qui pensent à ton sacrifice, à Toi, sur le Calvaire."

Son père l'aide......

Une grande porte en bois s'ouvre et, sur ses gonds, grince...

Minute sanglante !.... C'est l'Adieu, l'adieu désespéré d'âmes qui s'arrachent les unes aux autres et ne vivront plus de la même vie : âmes qui ne faisaient qu'une âme !

Les baisers se noient dans les pleurs, les larmes sont aussi abondantes et fortes que les battements des cœurs, les bras enlacent les corps. les affections se confondent une dernière fois en étreintes de désespoir ! !.....

Je saisis encore les efforts du père, de la mère et du frère, pour ne pas trahir leur émotion. pour ne pas laisser voir, à la tendre chère petite, toute leur douleur intime ; j'assiste encore au spectacle touchant de la sœur pressant à la briser sa sœur dans ses bras pleins de caresses, longtemps, longtemps......, et j'entends ces paroles d'amour et de résignation :

" Ma sœur, ma chère soeur......" ;

Et l'autre :

" Ma sœur, ma bonne petite sœur, nous nous retrouverons, plus tard, au ciel ....

* * *

" Philosophes incrédules ! ici s'effritent vos argumentations les plus serrées. Une jeune fille

vous terrasse— solide comme l'amour, invincible comme la fidélité.

A genoux ! à genoux ! que la vue de cette femme vous ouvre le ciel ! Philosophes incrédules, à genoux !"

Ces scènes se balbutient, mais ne se disent pas. La plume peut-elle les rendre ? L'imagination les conçoit à peine. Il faut les voir pour en juger ; néanmoins, nous en doutons tant c'est grand et au-dessus de l'ordinaire ! Ça fait jaillir les larmes. La foule a pleuré. Qui n'aurait pas pleuré ?.... Les murs eux-mêmes, sombres, ce semble, pleuraient. Et les grincements de la grande porte de bois, oh ! dites, n'étaient-ils pas des pleurs ?....

Bons parents, vous aviez deux anges pour soutenir vos pas dans le vieil âge et couronner d'affection si tendre et puissante vos cheveux blancs, qui ont besoin d'être aimés davantage à mesure qu'ils blanchissent. Dieu, jaloux, les a pris presqu'en même temps. Remercions-le de cette faveur.

"Anges dans l'infini du bleu, volez ; déployez,

larges et roses, vos ailes. Et loin, loin, par delà les sphères, à l'Eternel, redites les noms de ses fiancées, noms plus doux que des refrains de mandoline, beaux comme une prière, imposants comme la majesté du silence claustral !....

Mai 1900.





SILHOUETTE

J. J. ROSS.

à son cousin J. A. A. Pelletier, M. D.

Relativement jeune, le Canada nous trompe sur son âge, si nous examinons la longue théorie et la valeur des hommes publics qui l'ont montré sous un jour favorable, s'attirant à eux-mêmes l'admiration de leurs concitoyens et l'estime des nations plus vieilles mais non plus courageuses, non plus ardentes, non plus remplies de vigueur et d'envie de se tailler un large espace sous le ciel de la patrie.

La première partie du dernier siècle—pour ne mentionner que les politiciens—donne Papineau, Chénier, Baldwin, Lafontaine, etc. ; plus tard Cartier, Sir John, Mercier, Chapleau, paraissent ; enfin, nos combattants actuels, que nous accla-



Cabane à sucre, au Canada.

mons comme nous regrettons leurs prédécesseurs.

Un autre vrai patriote mérite notre considération nationale.

Digne de mettre sa main dans celle des personnages dont je viens d'écrire les noms, l'Hon. Sén. J. J. Ross, qui mourait à Ste-Anne de la Pérade, il y a deux mois, a fourni l'œuvre d'un homme considérable.

En rappelant son passé, mon but n'est pas de suivre sa carrière en détail.

Né à Québec, de Marie-Louise Gouin, épouse de G. McIntosh Ross, de la Compagnie des Indes, John, Jones, étudia au Séminaire de sa ville natale, s'y distingua par une certaine gravité de caractère qui, loin d'indiquer un enfant rêveur, décelait l'homme sérieux, de travail, de ferme volonté, que nous devions connaître.

Bientôt étudiant en médecine, il devenait, trois ans après, médecin, à vingt-deux ans.

A Ste-Anne de la Pérade eurent lieu ses premiers dévoûments professionnels, préludes d'une vie particulièrement sacrifiée au comté de Champlain.

Son ardeur, énorme, ne se démentit jamais.

Capacité reconnue. Le diagnostic, si difficile souvent, lui était presqu'un jeu ; car sa belle et jeune intelligence, qui devait nous donner "un homme", percevait toujours juste.

D'un coup-d'œil, il voyait tout, jugeait tout d'un mouvement d'idée ; d'un mot, il disait et réglait tout. Le médecin de jugement et de réflexion annonçait l'homme public de réflexion et de jugement.

Le Dr. Ross n'aimait pas la littérature purement littéraire, ni les poètes.

Exceptons Lamartine :

Un soir, il me dit :

Tu connais "Le lac", n'est-ce pas ?

Sans me laisser répondre :

"Ma vieille mère le chantait très bien."

Visiblement ému par cette réminiscence, il se leva. S'avançant près de moi, en face d'un antique portrait de sa mère, il récita :

"O temps suspends ton vol, et vous, heures propices,
Suspendez votre cours."

Par contre, Bossuet, Montalembert, Guizot, Thiers, et surtout Gambetta, Veuillot et le comte de Mun—qu'il avait connus—étaient les siens.

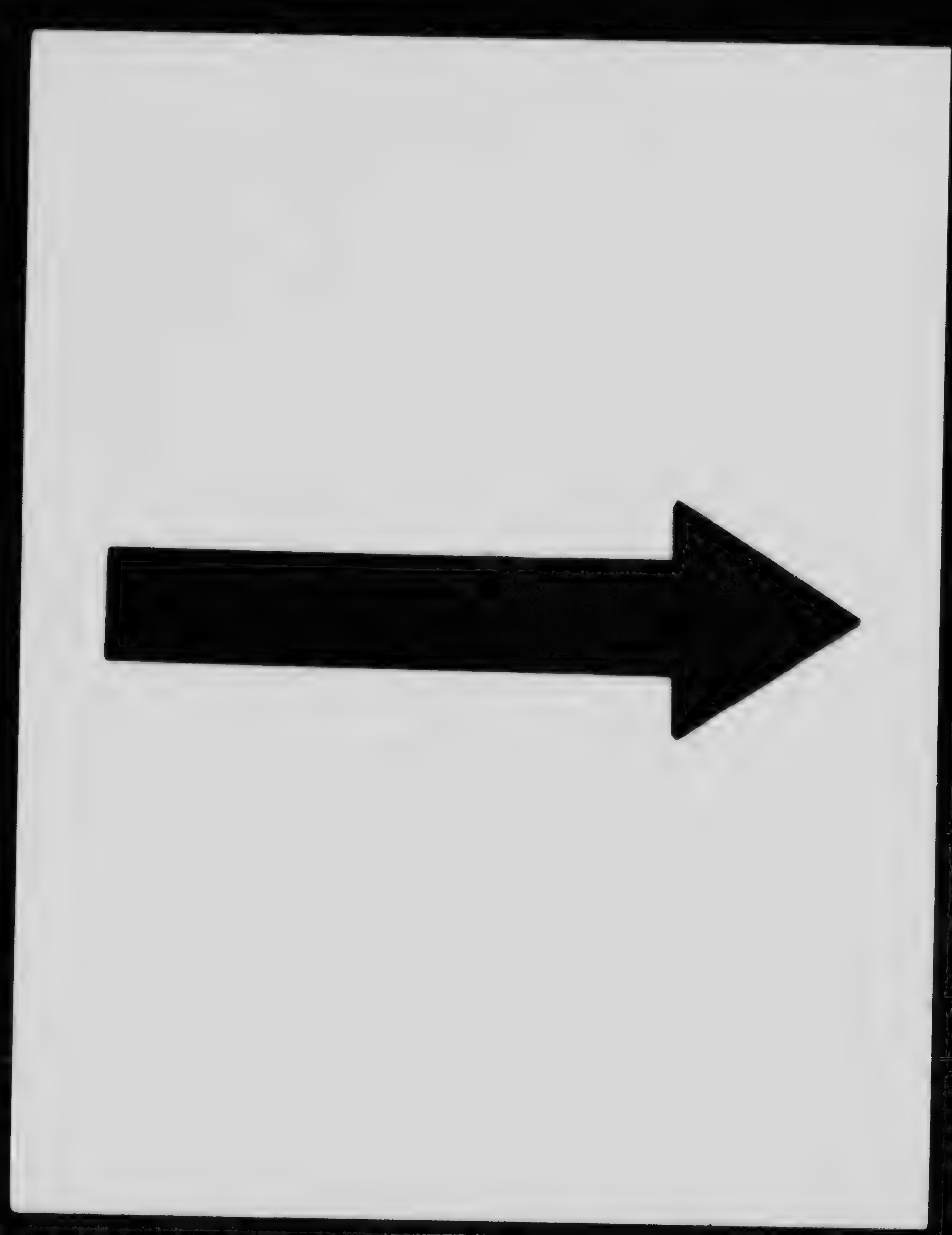
Il cherchait chez eux le raisonnement, dépouillait leurs idées des mots et des périodes, prenant le fond, rejetant la forme de leurs ouvrages.

Le Dr. Ross fut une de nos belles paroles canadiennes. Sa phrase, correcte, un peu sèche, est tout à fait lucide. On voit chez lui le médecin qui dissèque pour se bien rendre compte d'un cas, le philosophe qui se refute avant de conclure, le mathématicien qui prouve un problême avant d'en exposer la solution. Son prestige est incontestablement de bon ordre à la Chambre et devant le peuple souvent malin. Avant de parler, il fixait l'attention par ce maintien noble, par cet air distingué, par cet extérieur imposant qui ne craignent pas.

Ceux qui ont vu Laurier et Chapleau me comprennent.

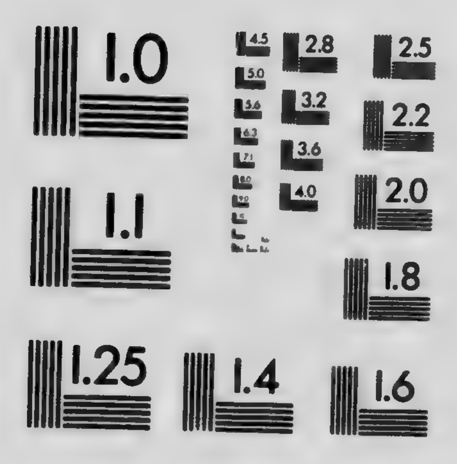
Tout, en lui, commandait le respect. Les foules tumultueuses et les plus rebelles, domptées en sa présence, écoutaient. Sous le charme de sa voix, l'auditoire passait de la surprise à l'approbation, de l'approbation aux applaudissements.

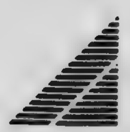
Ceci s'interprète si nous songeons à la justesse de ses aperçus, à ses conséquences logiques dé-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





voilées en un langage sans parure, bref, sincère.

Persuadé, il persuadait. Conservateur, il aurait pareillement, libéral, défendu de bonne foi les principes de son parti.

Il était de ceux qui disent :

"Je suis de tel parti pour telles raisons."

Délicat et patient, il écoutait les opinions de tous pour en faire briller la valeur ou en ternir le clinquant.

Malheur à qui l'interrompait en public ; d'une phrase, il faisait rire aux dépens de la note discordante—il mettait l'adversaire dans l'impossibilité de rendre des points. Ses reparties, impeccables comme des ciselures longtemps élaborées—jaillissaient spontanément.

Ses improvisations faciles constituent une de ses armes. Elles ne sont pas inférieures à ses plus beaux discours mûris dans son cabinet de travail : plusieurs figurent dans les annales de la Chambre, en compagnie des envolées de nos grands orateurs.

Je vous ai d'abord parlé de cette force persuasive, de cet esprit vigoureux, de cet air de sympathie, de cette gravité, de ce travail qui culbute

les plus tenaces obstacles, pour vous permettre de parcourir sans trop d'étonnement la longue énumération des brillantes phases de sa carrière.

La pratique de la médecine à la campagne prit donc les jours et les nuits du Dr. Ross. L'horizon de son ciel n'annonçait pas de changement lorsque la politique, qui entre au cœur à l'improviste pour glacer les faibles et soutenir les robustes, vint lui tendre la main. Il sourit en la lui baisant. Sa lèvre s'échauffa à ce contact, son cœur battit avec violence, il s'élança dans la mêlée— et fut élu.

Il représenta Champlain à la Législature des Canadas-Unis, de 1861 à 1867 ; et de 1867 à 1874, au Parlement Fédéral ; fut successivement président des Médecins et Chirurgiens de la Province, président honoraire de la Société d'Agriculture de Champlain ; membre du Conseil de l'Agriculture, à Québec, de 1862 à 1890 ; vice-président et promoteur de la Compagnie du Chemin de fer du Nord, 1875 ; membre du Conseil Exécutif ; Orateur du Conseil Législatif, 1873 à 1874 ; puis, 1876 à 1878 ; membre du Conseil Exécutif et Orateur à l'Assemblée Législative en 1879 ; com-

missaire de l'Agriculture et des Travaux Publics, 1881 à 1882 ; puis se retira.

En 1884, il forma une administration, fut Premier Ministre de la Province, et, de nouveau, commissaire de l'Agriculture et des Travaux Publics—Résigna en 1887—Sénateur trois mois plus tard, il présidait le Sénat de 1891 à 1896. En 1896, ministre sans portefeuille ; il se retira, la même année, définitivement.

Après avoir occupé tant de charges, le Dr. Ross a-t-il accompli quelque chose qui mérite une mention spéciale pour l'histoire ?

"Peu de choses", si vous appelez "digne de remarque" un ou plusieurs traits d'éclat.

"Il a beaucoup fait" si vous comprenez l'influence salutaire qu'un homme de sa trempe a sur des collègues.

Ses amis s'estimaient heureux de se servir de ses conseils.

Tous les journaux, à sa mort, ont reconnu en lui le bon combattant, une tête d'élite, une force, "quelqu'un."

La note suivante de la "Vérité", de Québec, est juste :

" Personne ne peut reprocher au Dr. Ross de s'être enrichi aux dépens du pays. Sous ce rapport, il fut un homme public exemplaire."

Ces deux mots valent un volume.

Depuis d'assez nombreuses années, l'ex-Premier Ministre prenait très petite part aux Débats Parlementaires. Une grave maladie le retenait à Ste-Anne de la Pérade—sur son île—corbeille de fleurs qui semble sortir de l'eau comme un sourire de la nature.

Du fond de cette calme retraite champêtre, entouré d'affections, il suivait encore avec intérêt la marche de la chose publique. De sa solitude, par correspondance, il discutait, avec ses collègues, les granues questions d'actualité.

Là, aussi, son cœur battait et pour sa chère épouse et pour ses amis.

Chacun bénéficiait de son intelligence si vaste. Oh ! je le sais, moi, son protégé, qui ai vécu beaucoup d[illegible]es jours auprès de lui. Je me souviens de ses largesses, de ce regard qui semblait heureux quand la main donnait.

C'est lui qui me prit au berceau en disant : " Je n'ai pas de fils, il le sera."

" Et si je ne l'étais pas par le sang, ton fils, je le fus, certes, par l'affection que tu me donnais, et par celle que je m'efforcai, à tout moment, de te rendre.

Aujourd'hui, il me serait bien doux de te faire chérir par tous mes lecteurs, toi à qui je dois tout —même cet article—puisque tu me fis instruire. Ma reconnaissance te rappelle ce souvenir délicieux. Puisse-t-elle te frôler légèrement et tendrement comme une plume de passereau caresse la surface d'une onde qui serpente avec mélancolie sur le bord d'un sépulcre solitaire ! "

Ici-bas, on oublie tout, excepté la mère qui nous a donné la vie du corps, excepté l'ange qui nous a donné la vie du cœur, excepté le protecteur qui nous a donné la vie de l'intelligence en nous donnant l'instruction.

Ces trois êtres restent en notre mémoire tant qu'un souffle glisse sur la lèvre avec une prière.

Le cadre restreint d'une biographie de journal m'arrête ici. Je me propose de reparler du Dr. Ross—chez lui. J'aurai alors l'avantage de tracer la silhouette de ses intimes et de peindre ma jolie paroisse natale : Ste-Anne de la Pérade.

Terminons ces lignes par un sage conseil :

" Mon cher enfant, m'a-t-il dit, il y a trois mois, après les funérailles de sa douce compagne, mon cher enfant, sois homme de bien et de cœur ; défends avec courage ta religion, ton Canada et ceux que tu aimes. Sers Dieu et ne t'occupe pas du reste, ni de ce qu'on dira derrière toi. Adieu, je me meurs, tu le sais ; pense à moi dans tes prières."

Ma réponse fut une larme et un serrement de main.

Je ne devais plus le revoir.

"O cher disparu, vois mes regrets et mon affection sincères. Pardonne à ma faible parole qui n'a rien pu rendre de toi ni de ce que je ressens.

Moi qui aurais tant voulu avoir l'envol de l'aigle pour te fixer dans l'azur ensoleillé de notre histoire, je souffre, oh ! je souffre beaucoup de n'être en ce jour qu'un enfant !...."

Mai 1901.





A UNE JEUNE FILLE.

Les paroles sentimentales et si pleines de mélancolie que vous me disiez au souvenir d'Atala malheureuse, de cette pauvre Graziella et de l'infortuné Werther, m'ont rempli d'émotion en me découvrant et votre bonté et votre tendresse.

Le croiriez-vous, j'ai presque éprouvé du regret de vous avoir fait lire ces livres ?

Le cœur d'une jeune fille est déjà si vibrant, qu'il vaut mieux ne le mettre pas en contact avec certains courants qui lui donnent des chocs trop durs et touchent, avec trop de force, les fibres si paisibles, et si flexibles surtout, qui dorment en lui.

Oui, Werther, Atala et Graziella ébranlent avec rage parfois, pour ne pas dire avec désespérance !

Une autre œuvre, dans cette catégorie, est celle de Musset, dont vous me parliez avec enthousiasme.

On a dit à tous les échos le génie de Musset ; on l'a proclamé, avec raison, le premier poète de l'amour ; on l'a adoré : il est encore l'idole d'une foule. Cependant, je ne crains pas de dire :

"Malheur à qui, trop jeune, lit Musset !"

Dans des vers d'une beauté resplendissante, il vous entraîne la meilleure âme de jeune homme ou de jeune fille ; il l'enlace, la fait esclave, chante pour elle, la remplit d'ivresse, la fascine, je dirais : la magnétise ; et, alors, lui distille son absinthe, goutte à goutte, ou à flots lourds et pressés.

Musset, ma chère amie, Musset, et bien d'autres, c'est la sirène dont parlent les anciens.

On dit que des rochers où elles établissaient leur demeure, les sirènes, mariant leurs refrains aux harmonies des flots, attiraient irrésistiblement les voyageurs. Ils venaient—les infortunés !—leurs vaisseaux faisaient naufrage : c'était la mort sans merci.

Alors, elles, les sirènes astucieuses, chantaient pour d'autres voyageurs.

Je lisais que le chasseur de lions, pour captiver les fauves, creuse une fosse immense, la recouvre de branches, de feuillée, de fleurs, et met un appât au milieu. Les lions, trompés, sautent sur la proie ; les branches plient : ils sont prisonniers.

Musset est ce chasseur ; l'appât, sa pensée ; les fleurs sont ses vers. Et les lions—pauvres victimes—ce sont les lecteurs et les jeunes lectrices dont l'âme est pareille à un miroir, à l'onde : le moindre souffle la ternit.

Musset, encore, c'est la rose derrière laquelle se cache l'épine qui pique le doigt.

Musset, c'est le baiser qui délecte, qui vous électrise, vous passionne, vous pâme, et, finalement, donne mal aux lèvres.

***

Ces quelques mots n'auront pas l'assentiment de tous.

N'importe !

J'ai dit la vérité qui exonère de tout blâme et lance la critique dans le lointain de l'indifférence.

Je ne nie pas le génie d'Alfred de Musset. Il

faudrait renoncer à sa raison pour faire une pareille tentative : car, du génie, il en a—et combien, grand Dieu !

Pour moi, je ne sais trop lequel ou de Hugo, ou de Lamartine ou de Musset occupe la première place dans la poésie. Ils me semblent une trinité. Chacun domine dans son genre.

Néanmoins, parlant de Musset, je redis aux âmes blanches :

Prenez garde.

Mai 1901.





RÊVER.

À M. FIRMIN PICARD.

Vous me demandez ce que je fais ?

Peu de chose, assurément, si rêver est peu de chose.

Que peut faire un étudiant en vacances—sinon rêver ?

Le mot "rêver" paraît vide, de prime abord.

"Rêver", qu'est-ce donc ?

C'est se souvenir d'hier, c'est penser à demain.

Hier, le passé, c'est l'ami qui n'est plus, la main caressante étreinte avant un départ, la lèvre qu'on a goûtée, la personne aimée qui ne pense peut-être plus à nous—elle que nous adorons toujours.

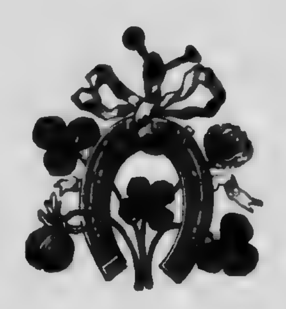
Hier c'est l'infidélité, la souffrance, la fuite des choses, l'absence, le néant. Hier, hélas ! C'EST HIER... malheureusement !

Et "rêver", c'est revoir cela dans son âme.

Rêver, c'est aussi demain. Demain, l'incertitude, le point noir au fond de l'horizon qu'on avait cru ensoleillé ; c'est le rayon d'espérance au moment de la tempête ; c'est l'ami qui retrouve son ami, la fiancée qui revoit son amant après un long voyage ; c'est le cœur qui cherche, l'intelligence qui travaille. Demain, c'est la désespérance, c'est peut-être aussi l'espoir.

Et rêver, c'est prévoir tout cela !

Juin 1901.



EN FRANCE.

A COLETTE.

AIMABLE CHRONIQUEUSE,

Comme vous le dites, il y a généralement de l'intérêt dans les récits d'expéditions lointaines.

Néanmoins, je me proposais de ne rien publier au sujet de mon voyage en Europe. Vous avez été si gracieuse, en me demandant quelques notes pour " Le Journal ", que... oui... ; mais je serai très bref.

Nous filons.

Je m'en garderai bien, mais j'aimerais vous décrire les beautés qui s'étalent sur les rives du St-Laurent : villes, campagnes, plaines, monts, etc ; puis le Golfe qui nous donne un avant-goût de

la mer ; l'île Terre-Neuve : ses hardis pêcheurs, ses détestables brouillards épais, ses côtes sans fin ; le dernier regard que nous leur jetons de très loin, quand, déjà sur l'Océan, nous courons vers un autre monde et que le cap Race disparaît peu à peu, nous mettant de la tristesse en l'âme—de celle qui écrase en disant que la patrie nous échappe, pour toujours peut-être, avec cette pointe de terre qui s'embrouille dans la vague et dans l'horizon.

J'aimerais à vous parler des tempêtes sur l'Atlantique, des amples mugissements des flots suragités—des flots entre-choquant l'énormité de leurs blanches et terribles volutes menaçantes ; —des courtes minutes de calme relatif, de l'infini du ciel et de l'eau, des compagnons de route, de notre passage en Angleterre, de notre traversée de la Manche, d'Anvers vue de l'Escaut, d'Anvers visitée : la Cathédrale où l'on voit, entre autres, deux tableaux de Rubens, la "Mise en Croix" et la "Descente de la Croix," le carillon de 150 cloches ; le musée Plantin, le Stein, le Grand Musée, le jardin zoologique, la bibliothèque Conscience, l'Hôtel de ville, l'Université, la

Bourse, le marché aux Fleurs ou Place Verte ou Place Rubens (Rubens est l'idole des Belges), les rues, les quais construits par Napoléon....

Je me plairais à parler du trajet d'Anvers à Bruxelles, de Bruxelles à Paris, de notre séjour au paradis de la France : Notre-Dame, la Madeleine, Montmartre, le Louvre ; après avoir parcouru ce musée pendant cinq heures je puis à peine assurer que je l'ai entrevu : c'est immense ; la Tour Eiffel, l'Opéra : le plus beau théâtre de l'univers, le bois de Boulogne, le Palais Mazarin où nous avons assisté à une réunion des membres de l'Académie des Sciences.

Mes amis les E. E. M., apprendront peut-être avec intérêt que j'ai vu, là, Bouchard, un des auteurs de notre traité d'anatomie, Troost, auteur de notre chimie.

Delorge a parlé de l'appendicite qu'il prétend avoir reconnue, par réactions chimiques, sur des momies. Les adversaires des chirurgiens d'aujourd'hui en conviendront, j'espère, cette maladie ne date pas d'hier.

D'Arsonval nous a montré de l'air comprimé qui, dit-il, remplacera bientôt les plus puissants explosifs connus.

M. de Freycinet était présent ; Berthelot présidait.

Aimable chroniqueuse, j'aimerais à vous raconter notre retour, à vous décrire le premier regard, après deux mois d'absence, sur Québec et Montréal, le premier pas sur le sol natal, le premier baiser maternel, le bon souvenir de l'aimée, le chaud accueil général ;—je serais heureux de vous dire ce qui a passé devant moi, de vous rendre les moindres de mes impressions, de mes idées sur les "types" et les choses ; mais le développement de ce canevas prolongerait votre attention au delà de votre espérance.

A plus tard donc.

***

Le mot de la fin :

Vous êtes du Canada "mocieu," me dit un parisien—un des principaux marchands de vins de Bruxelles.

Il m'avait entendu parler de "chez nous" à un peintre, (ce peintre "*d'enseignes*" m'a fait, durant deux heures, la description de ses "tableaux").

Oui, monsieur, de Montréal.

La conversation prit vite la course.

Tout à coup, me fixant d'un air étonné :

" Mais vous en avez donc, vous aussi, " mocieu ?"

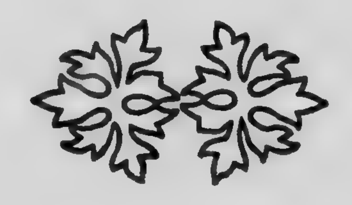
Il avait remarqué de l'or sur l'une de mes dents !

Bien des fois, continua-t-il, j'ai vu de l'or sur les dents des femmes du Canada, des vieux " mocieu" de votre pays ; dites-moi, s'il-vous-plaît, pourquoi cet or sur les dents ? Est-ce une coutume des sauvages de votre contrée ? Est-ce une habitude d'ancêtres, comme celle de se mettre des anneaux dans le nez ?

! ! !....

J'avais toujours mis en doute mes qualités ; à présent, charmante Colette, je me crois le meilleur des hommes puisque je n'ai pas étranglé ce Franco-Belge !

Septembre 1902.





"NICOLET."

Après un cours commercial et des humanités au Collège de Lévis, avant d'entreprendre les captivantes études de la philosophie chez les Jésuites, j'eus l'avantage de vivre deux ans à Nicolet.

Le Rév. Art. McDonald—en Belles-Lettres—a guidé mes premiers essais littéraires. L'année suivante, messire Cantin m'encourageait à écrire et à prononcer beaucoup de discours.

Sous la sage direction d'un homme très distingué, pour qui je garde une forte affection reconnaissante — M. l'abbé J. S. H. Brunault — je terminai ma Rhétorique.

Ce temps, trop vite lointain, d'une parcelle de ma jeunesse, me repasse dans le cœur aujourd'hui que l'on célèbre les vingt lustres du Séminaire de Nicolet. J'aurais de la satisfaction, mon cher

lecteur, à parcourir avec toi les phases de l'existence de cette belle et ancienne maison religieuse. Va plutôt consulter l'ouvrage récent de l'abbé Irérée Douville, littérateur et savant de haute marque et d'une modestie parfaite.

Néanmoins, je me sens incapable de mutisme en face des souvenirs qui me touchent délicieusement l'âme, à l'occasion des fêtes actuelles du centenaire ; car, je suis plus qu'un peu l'enfant de tous ces bons prêtres de Nicolet.

Connais-tu, lecteur, notre vieux collège ?

L'idée qui me frappe d'abord, en me le rappelant, est celle d'union. Jamais n'oublierai, certes, les franches amitiés nouées là—en des jours vécus à la course—comme on vit les instants heureux—parce que des circonstances particulières m'ont dernièrement encore prouvé qu'elles sont inaltérables.

L'élève de Nicolet ne peut, non plus, oublier la grande voix sourde du vent dans les multiples pins énormes de la "cour" ; ni le long bruissement majestueux des chênes du "jardin" ; ni le murmure plein de poésie sereine des érables, des merisiers, des bouleaux, des saules du "bois" ;

ni la voix claire, charmante et pure, de l'eau fugitive de "l'Etang du 24 mai."—Avec émotion, je me souviens des mille sentiers perdus et durcis sous les pas des prêtres, des ecclésiastiques, des écoliers :—sous les pas des saints prêtres qui, dans le calme des beaux midis ensoleillés, lisent dévotieusement leur bréviaire ou récitent des prières à la Vierge, dans l'ombre des feuilles mobiles et fournies ;—sous les pas des ecclésiastiques qui vont, après dîner ou par les soirs tranquilles, demander du repos à la solitude et du courage à la beauté puissante de la nature ;—sous les pas des écoliers en quête d'une espièglerie nouvelle, contents de la vie, le cerveau en mal de chimères, le cœur en... assez !...

Presqu'à l'entrée du "bois," j'aperçois encore l'enclos de l'Académie où j'eus, pour une des premières fois, l'honneur – en plein air – de combattre, par la parole, des adversaires de circonstance – qui sont, depuis – vive Dieu ! mes amis.

La barquette de "l'Etang" m'a promené oh ! combien ! plus que d'autres peut-être, parce que ma chétive santé ne me laissait pas régulièrement suivre les classes. Alors, je passais, avec mes

livres et mes rêves, de longs jours rapides à naviguer lentement, paresseusement, à écouter les contes d'amours naïfs des petits oiseaux, de toutes parts, à entendre au loin la voix du semeur, celle de la paysanne, le hennissement d'une fière cavale, à voir les tableaux incomparables que le Créateur étale sous les regards de l'homme, en toutes saisons, surtout à l'approche de mai. Mai ! le printemps, le mois de l'amour, celui de l'innocence et de la candeur, parce qu'il est le mois de Marie !

Mon cher lecteur, pardonne-moi, veux-tu, de bien peu t'intéresser en décrivant mal une faible partie de mes réminiscences ?

Je n'en finirais plus si j'entreprenais de parler de "St-Michel aux pique-niques", du "lac", du séminaire lui-même... enfin, de tout... là !

Ma plume, impuissante à rendre la force des battements de mon cœur, s'arrête ; mais, chers amis, mes pensées volent à vous, et mon âme aime toujours "autrefois !"

Avril 1903.



"CRÉPUSCULE"

à mon frère Maurice.

Rouge et rond, le soleil se couche derrière les Laurentides, là-bas.

Ciel bleu sombre.

A la ferme, silence, ou à peu près.

Des vaches ruminent dans les champs voisins. Leurs grands yeux pleins d'eau fixent l'horizon. Elles attendent les paysannes qui, une à une, arrivent, leurs seaux au lait suspendus au coude.

Jeanne, contre son habitude, est la dernière, ce soir.

Depuis quelque temps, la jeune fille est pensive.

Qu'as-tu donc, tendre mignonne?

. . . .

Elle approche, distraite. L'odeur du foin fleurant bon la grise. L'herbe s'incline sous ses pas. La chaudière se balance et crie au bout de ses doigts potelés, et, propre, brille.

Tout à coup, dans le lointain, vibrante et grave, la voix d'un faucheur en retard fait entendre un refrain du pays.

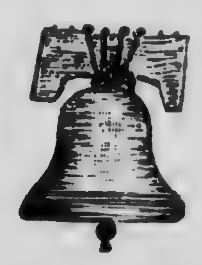
Jeanne, une main sur la hanche, la tête un peu haute, droite dans l'enclos, s'arrête, écoute.

C'est Jules, le fier gas à Jacques, Jules, le plus rude travailleur du village, le bon Jules, comme dit M. le curé. Ah ! bien des beaux petits yeux le cherchent, à la messe, le dimanche !

La voix s'éloigne, s'affaiblit, se perd dans les blés mûrs. Et la belle Jeanne, tandis qu'une larme réchauffe ses longs cils noirs, trace un signe de croix, penche délicieusement la tête, et prie :

L'angelus sonne au vieux clocher...

Mai 1903.





" HEURES BRÈVES "

Vous souvient-il de cette promenade que nous fîmes ensemble, un matin d'été ?

C'était en juin, si j'ai bonne mémoire.

Vos frêles doigts tremblaient en ma main nerveuse.

Et votre cœur ?...

Le mien - le fou !—bondissait à me briser le flanc.

Je me rappelle que vous étiez charmante.

Nous allions, sous un soleil radieux, lorsque nous vîmes, au tournant de la route, une maisonnette, au milieu d'un bosquet.

" C'est le nid de ma cousine, m'avez-vous dit à demi-voix, la bonne Lucienne qui, longtemps, a voulu cacher sa beauté, en entrant au cloître. Le cousin est le meilleur homme qui vive. ; vu le bonheur chez ces humbles honnêtes gens.

Au retour, vous me regardiez souvent : votre œil avait l'air de chercher dans le mien. Vous abandonniez avec confiance votre main dans ma main.

Je pensais :

" Il est doux de s'aimer et de se comprendre comme ces braves paysans."

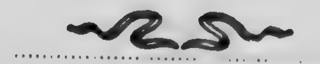
Tout à coup, j'entendis votre voix d'enfant gâtée :

" N'est-ce pas que le bonheur des autres fait vouloir être heureux ? "

Alors, pardonnez-moi, ma mie ! Je crois avoir très délicatement effleuré d'une lèvre craintive le bout de l'ongle rose de votre petit doigt.

Juin 1903.





POÉSIES

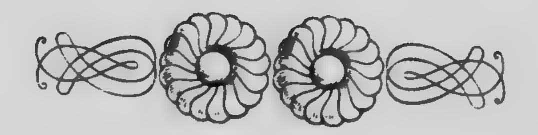
PAR

ANTONIO PELLETIER.





Photo Richard.



LA SANTÉ DU PARLEMENT.

au très honorable SIR WILFRID LAURIER
Premier Ministre du Canada.

Vers lus par l'auteur au banquet des E. E. M.

Bon comme le baiser de la femme qu'on aime,
Comme lui très grisant de parfums sans pareils,
Que le nectar des dieux s'échappe en flots vermeils,
Qu'il exalte nos cœurs dans un élan suprême !

———o———

Invités, professeurs, amis, vous tous, gaîment,
Au pur contact du vin, rougissez-vous la lèvre,
Et doublez votre ardeur qui ne doit être mièvre :
Je bois à la santé de notre Parlement !

CŒURS ET HOMME DE CŒUR.

Grands canadiens des jours passés, je vous salue !
Avant d'ouvrir la tombe à vos os refroidis,
De peser lourdement sur vos membres raidis,
De clore vos regards d'une main vermoulue,

———o———

D'éteindre l'étincelle en vos âmes de preux,
Avant que de sourire, en vous voyant sans vie,
A ses pieds décharnés, sous son œil plein d'envie,
Avant de vous tenir dans ses bras vigoureux,

———o———

La mort vous a permis de tresser des couronnes,
Ornements des tombeaux où vous dormez en paix,
A l'ombre de la croix, sous quelque bois épais,
Le sommeil des héros, en les nuits monotones !

———o———

Vous avez combattu pour défendre nos lois,
Notre religion, notre langue, nos terres,
Et vous avez écrit, en puissants caractères,
Votre nom à côté des grandeurs d'autrefois !

Pères anciens, salut ! Nous buvons à vos gloires !
Le sang qui vous brûlait était un sang très pur.
A votre souvenir, cœurs beaux comme l'azur !
Buvons au temps passé ! Buvons à ses victoires !

***

Les ans coulent bien vite, et ce jour aux hiers
Succède avec vertige—ainsi les hommes passent....
Demain, compterons-nous parmi ceux qui s'effacent ?
Hâtons-nous d'acclamer ceux dont nous sommes fiers !

———o———

Notre époque a vu naître, au sein de la Patrie,
Des âmes dont le sang s'émeut avec ardeur :
Ces demi-dieux du peuple ont compris la grandeur
De cette nation et quels doigts l'ont pétrie.

———o———

Aussi, se tiennent-ils debout aux premiers rangs.
C'est l'heure du combat : ils sont à la bataille,
Frappant à chaque i[illegible]t, et d'estoc [illegible] de taille,
Ils sont les vrais hér[illegible]s sont les conquérants !

J'admire le soldat qui prouve sa vaillance.
Qu'importent les boulets : il meurt au son du cor,
Abrité des replis du drapeau tricolore
Le drapeau de l'honneur—vierge de défaillance !

———o———

L'arène politique acclame aussi les siens :
Le cœur et la raison suivent la même route,
Et le conflit de race est en pleine déroute.
Soyons unis, voilà les mots des chefs anciens !

———o———

Les hommes d'aujourd'hui répètent ces paroles,
Et dépensent leur vie au service des leurs.
Le bon sang ne ment pas et jamais les douleurs
N'ont affaibli la voix de nos chères idoles.

———o———

Tout prospère au pays, et d'un temps de succès
Le soleil a paru. Sur l'horizon immense,
Avec un stylet d'or, la main de l'Espérance
A tracé deux grands mots : "Lumières et Progrès !"

C'est à votre santé que je lève mon verre,
Mon verre pétillant d'un nectar purpurin.
C'est à votre santé que boit le carabin,
Politiciens du jour, têtes du Ministère !

———o———

Etudiants joyeux, buvons, buvons gaîment,
La liqueur qui réchauffe et fait vivre plus vite.
Le bon vin qui fait rire. Amis, je vous invite
A boire à la santé de notre Parlement !

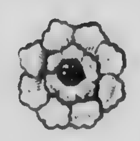
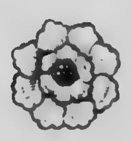
Janvier 1903.

P. S.—MM. P. Quesnel, A. Brisset, E. David, A. Sabourin, J. B. Prince ont proposé les autres santés.

A ce banquet, plusieurs professeurs—entre autres Sir William Hingston, les Drs Demers, Foucher, Lesage, Valin, Boulet, LeCavalier ont eu la condescendance de donner leur approbation au réel mouvement littéraire qui se fait parmi les E. E. M. depuis un certain nombre d'années.

Je vois avec plaisir qu'ils ont compris que la littérature ne prend pas les heures utiles de l'étudiant, mais celles que nous perdrions, un peu partout, de mille manières fournies par les trop fréquentes circonstances.

Je ne crains pas d'ajouter que la culture des lettres est une sauvegarde, durant la vie universitaire, comme l'amitié ou l'amour d'une honnête fille.

"ALLÉGORIE."

Je t'ai cueillie, ô fleur, un matin de printemps,
A l'heure où le berger chante sur la colline.
Devant ce souvenir doucement je m'incline,
Et j'entends dans mon cœur des refrains éclatants.

———o———

En toi ce que j'aimais, en toi ce qui domine,
Résistera sans cesse aux fureurs des autans,
Puisque ce qui te fait fleurette vit longtemps :
C'est un peu, je le crois, de l'haleine divine.

Tout, ici-bas, du temps devra suivre le cours...
Ce qu'on appelait bruit se nommera silence,
L'espace n'aura plus ce qui fait la distance,

——o——

Plus d'adieux, plus d'espoir, plus de joyeux retours ;
Mais, seul, vivra l'amour, dans un présent immense.
" Fleur, reconnaîtras-tu le mien—tendre toujours ? "

Février 1902.





ENVOLÉ.

à Gilberte.

Il égayait ma solitude
L'oiselet improvisateur ;
Charmer était son habitude :
" Sous bois, il était né chanteur."

———o———

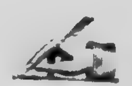
S'il exécutait un prélude,
Je l'écoutais avec bonheur,
L'âme pleine de gratitude :
—" Mais... il était né déserteur."

Ici, tout près de ma fenêtre,
Je le regardai disparaître :
J'aurais voulu le retenir !...

———o———

Il baisait de son aile orange
L'air ému de ce baiser d'ange :
Au loin, que va-t-il devenir ?...

Mars 1899.

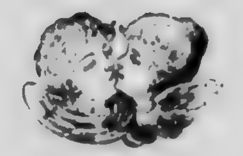
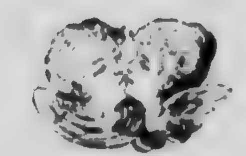




?

Le passé toujours luit de souvenirs heureux
Dans le cœur du jeune homme : et l'avenir tourmente...
Que lui sera-t-il donc ? Sera-t-il la tourmente,
Ou le flot caressant de rêves langoureux ?
Et qui saura l'aimer de ce grand amour tendre
Que l'on voit à vingt ans jaillir d'un cœur de feu ?
Et qui pourra répondre à son brûlant aveu ?
Qui recevra son cœur et saura le comprendre ?....
Un être seul le peut ! Où donc cet être est-il ?
"O Dieu dont la science affaiblit le mystère,
Conduis l'adolescent, orphelin sur la terre,
Vers cet autre lui-même : Adoucis leur exil !"

Mars 1901.

"JEUNE FILLE."

à M. Charles Gill.

Dénoués, ses cheveux drapent son col de cire,
Et leurs anneaux sont d'or sur son front opalin.
Elle est jolie avec son petit air câlin,
Sa lèvre de vermeil et son méchant sourire.

———o———

Sa tête se redresse et son œil cristallin
Reflète, ainsi que l'onde où le beau ciel se mire,
Tout le charme d'une âme à cet âge où soupire,
Dans les fibres du cœur, l'amour à son matin.

CŒURS ET HOMME DE CŒUR.

Murmurant un refrain de sa bouche sonore,
Refrain plus langoureux qu'une voix de mandore,
Dans un sentier désert, "Elle" passait, un soir....

———o———

Et la nuit l'emporta, légère comme un rêve !
Depuis ce soir d'antan, souventes fois je rêve
A celle qui passait sous le firmament noir.

Avril 1899.





CLAIR DE LUNE.

à M. Vital Lafleur.

Sous les rayons neigeux d'une lune d'opale
Obscurcie à demi dans son vol sur l'azur
Par un nuage brun aux nuances gris pâle
Déroulant ses replis dans le firmament pur ;

———o———

Sur un lac endormeur, où les clartés douteuses
Des flambeaux de la nuit promènent doucement
Leurs reflets diaprés en vagues onduleuses,
Parmi les joncs penchés capricieusement ;

Dans un léger esquif qui projette son ombre
Sur l'onde caressaute, à la merci des flots
Disant avec douceur, tout près, dans la pénombre,
Leur éternel refrain de ris et de sanglots ;

Au milieu du silence imposant de la grève,
Lorsque tout dort, le soir, sous le dôme des bois,
Une femme inconnue, au regard sombre, rêve
Aux charmes envolés des amours d'autrefois...

Avril 1900.





Clair de lune.



COLLÈGE DE LÉVIS.

Quand l'homme se fait vieux, il regarde en arrière
La trace qui survit de ses ans disparus ;
La prunelle alanguie, aux sentiers parcourus,
Souvent reconnaîtra sa puissante carrière.

———o———

C'est pourquoi le vieillard aime, par les beaux soirs,
Ayant autour de lui sa famille assemblée,
A raconter aux siens sa jeunesse envolée,
Et ses luttes d'antan, et ses nombreux espoirs.

Aux récits de l'aïeul les petits-fils frissonnent :
Si belle fut sa vie et son passé si beau !
Les spectres de ces hiers, sortant de leur tombeau,
Apparaissent alors si fameux qu'ils étonnent.

———o———

Aimant ces souvenirs, pensive dans la nuit,
La génération des jeunes qui se lève,
Se sent prise d'ardeur et dit : "La vie est brève,
Du grand-père imitons l'exemple qui séduit !"

———o———

Ce bon vieillard, c'est toi, cher collège que j'aime.
Au lieu de te briser, les ans t'ont rajeuni !
Et sous ton fier drapeau que le ciel a béni,
Des peuples à genoux, près de ton diadème,

———o———

Regardent le passé, le passé magistral,
Celui qui fut le tien, celui de la victoire,
Car, superbe est ta vie et grande ton histoire,
C'est l'histoire du bien qui terrasse le mal !

ANTONIO PELLETIER.

Aujourd'hui, tes enfants ressentent dans leur âme
Une joie indicible en te voyant si fort.
Ils savent quel combat, ils savent quel effort
Il t'a fallu donner : aussi, chacun t'acclame.

———o———

Honneur à toi ! Salut ! Espoir de l'avenir !
Tes demains vont briller, lutteur sans défaillance,
Ainsi que dans l'azur du firmament immense
Brille le soleil d'or que rien ne peut ternir !

———o———

Collège de Lévis, douce réminiscence !
Je te vois de ton roc implorer le ciel bleu.
Toi qui mis dans mon âme en des lettres de feu
Le nom de l'Éternel, celui de l'Espérance.

———o———

L'aigle dans son envol plane loin de nos pas,
Son regard enflammé veille sur ceux qu'il aime ;
Ainsi tu planes, toi, dans l'idéal suprême,
Suivant de l'œil tes fils qui ne t'oublîront pas !

Car l'oubli d'un bienfait dans un cœur est indigne,
Et la reconnaissance a toujours sa valeur ;
C'est pourquoi, cher ami, je te laisse la fleur
De mon ressouvenir, doux comme un chant de cygne.

———o———

Je ne suis pas de ceux qui crîront dans la nuit :
"Arrière, Prêtre, toi qui guidas ma jeunesse,
Garde donc tes leçons et ta folle tendresse."
Non ! je suis ton enfant, ton amour me poursuit !

Avril 1901.





OUBLI.

sur demande.

Quand tu mis sur mon bras ta petite main blanche,
Je sentis un frisson me courir dans le cœur ;
Et mon âme chantait en secret son bonheur
Comme l'oiseau des nuits module sur la branche.

———o———

Un soir d'hiver, plus tard, mon être a tressailli,
Quand je mis sur ta lèvre une lèvre tremblante ;
Tu me disais alors : "Aimons-nous." Ta voix lente..
Mais pourquoi rappeler cet heureux temps vieilli ?

CŒURS ET HOMME DE CŒUR.

Nous ne nous aimons plus ! Plutôt, je t'aime encore,
Puisque mon souvenir te berce bien souvent,
Puisque j'aime toujours à demander au vent,
A chercher dans sa voix ton cher grand nom sonore...

——o——

Ainsi passe la vie, ainsi vont les amours ;
Les délices d'hier demain sont des fantômes,
Et nos puissants bonheurs ne sont que des atomes,
Si nous pensons au ciel, à la fuite des jours !

Avril 1901.





MOINES À MATINES.

---

au R. P. TURGEON, S. J.
Recteur du Collège Ste-Marie, Montréal.

Entendez-vous ces voix de moines qui murmurent,
Voix graves d'oraison, moines au cœur pieux ?
Entendez-vous, la nuit, ces chants mystérieux
Qui nous émeuvent l'âme et qui nous transfigurent ?

———o———

On dirait que du ciel des anges descendus
Redisent aux humains leurs concerts séraphiques
Et notre âme s'envole aux époques antiques,
Et nous pensons longtemps aux paradis perdus.

CŒURS ET HOMME DE CŒUR.

Rendez, ô Christ, rendez la robe d'innocence
Que vous donniez si belle à nos pères anciens !
Nous voulons vous aimer avec des cœurs chrétiens,
Vivre de votre grâce et de votre espérance !

———o———

Ces moines, vos élus, nous font rêver de vous,
Et nous disons tout bas les psaumes qu'ils vous chantent :
Le monde nous fait peur, ses plaisirs épouvantent :
La sagesse suprême est d'être à vos genoux !

Avril 1901.





HYMNE D'AVRIL.

à mes anciens confrères de l'Ecole Littéraire.

Salut jeune printemps ! Ta voix capricieuse,
Comme une mélodie, égrène ses accords
En nos cœurs attristés. Oh ! j'aime les transports
Où nous jette parfois ta chanson gracieuse !

———o———

Ton regard qui sourit promène-le sur nous.
Il est l'œil du lis blanc, il est l'œil de la rose :
Symboles d'amour pur et d'innocence rose,
Présents du ciel que l'homme adore à deux genoux.

Laisse ta belle lèvre écouler ses caresses,
Laisse tes chauds baisers s'épanouir en fleurs
Sur une tige frêle et dessécher les pleurs
De quelque délaissée avide de tendresses !

———o———

C'est toi, joli printemps, qui mets en nous l'amour,
C'est toi qui fais bondir le sang dans nos artères,
Toi qui gonfles le lac aux ondes mensongères,
Toi qui fais plus riant le soleil d'un beau jour.

———o———

Tu donnes la verdure où le zéphire joue,
Les feuilles aux forêts, le cri clair au grillon,
La plainte au rossignol, un peu de vermillon
Aux lèvres de la femme et la pourpre à sa joue.

———o———

Tu fais tiède le nid, et le petit oiseau,
Aux rayons de tes feux, réchauffe son plumage.
Avec un bruit de cloche, avec un doux ramage,
Sur tes cailloux moussus serpente le ruisseau.

Et c'est toi qui conduis sous l'ombre d'un vieux tremble
La semeuse pensive, écoutant le refrain
Que son ami d'enfance, en lui pressant la main,
Murmure lentement d'une lèvre qui tremble.

———o———

Printemps, printemps, je t'aime ! Et j'aime en toi l'azur,
En toi j'aime l'aurore, en toi le crépuscule ;
En toi le ciel se mire, en toi la molécule
Se transforme et devient la beauté 'e fruit mûr !

———o———

Printemps, jeune printemps, en toi j'aime la Vierge !
Tu sèmes les blés d'or et l'Hostie est de toi,
Car tu fais le froment—et nous le dit la Foi—
Du froment transformé, le Seigneur-Christ émerge.

———o———

Puisque Marie est mère et le Christ son enfant,
Puisque l'Hostie est blé, puisque tu nous les donnes,
En toi j'aime la Vierge aux multiples couronnes,
En toi j'aime Jésus, Homme-Dieu triomphant !

Avril 1902.



LES ÉTUDIANTS À BOTREL.

Vers récités par l'auteur à l'Université Laval.

Barde simple et puissant qui traverses le monde
Aux applaudissements des peuples transportés ;
Toi, le breton fameux, dont les chants inspirés
Ont des grandeurs de ciel et des murmures d'onde ;

———o———

Poète dont la voix nous parle des aïeux,
Du grand Jacques-Cartier, le marin de Bretagne,
Des flots salins, des prés, des bois, de la campagne,
De l'amour, des vertus qui conduisent aux cieux ;

Sur ce sol canadien où la foi de tes pères
Demeure sans faiblir, sois donc le bienvenu !
Arrivant d'outre-mer, tu n'es pas inconnu,
Puisque nous sommes tous tes amis et tes frères !

———o———

Depuis longtemps déjà, tes " Chansons de chez nous "
Avaient trouvé souvent des âmes pour les lire,
Parce qu'au Canada nous chérissons ta lyre
Qui nous touche le cœur en un rythme très doux !

———o———

Les beaux sentiments purs ont ici leurs émules !
Comme au pays breton, nous sommes des chrétiens,
Fiers de nous prosterner aux pieds du Dieu des tiens,
Celui que dans tes vers sans crainte tu postules !

———o———

Poète, souviens-toi, quand tu seras là-bas,
Sur les bords de la mer dont le flot salé gronde,
Sous l'immense ciel bleu de ta ville féconde,
Souviens-toi du pays qui ne t'oublîra pas !

Laisse parfois tes vers dire notre mémoire,
Parce qu'à chaque instant nous t'aimerons toujours !
Sache bien que trop vite envolés sont les jours
Qui nous tiennent ensemble applaudissant ta gloire !

———o———

Botrel, charmant poète, écoute un peu ma voix,
Celle du Canada, celle de la jeunesse,
Qui voudraient te chanter—plus doux qu'une caresse—
Des mots à te remettre en l'âme l'"Autrefois !"

———o———

En effet, si la France a perdu quelque chose
En cédant à l'Anglais les Canadiens ardents
Ce n'est pas leur cœur fier, non plus que nos cœurs grands,
Car nous l'aimons encor la France grandiose !

———o———

Quand tu seras très loin, quand tu seras chez toi,
Près de ta "Douce" aimée, au foyer, près de l'âtre,
Au milieu de ton peuple ami, qui t'idolâtre,
Tout près du vieux clocher dont tu défends la foi ;

ANTONIO PELLETIER

Quand tu seras très loin, sous le ciel de Bretagne,
Dis-moi, dis-moi, Breton, te rappelleras-tu
Que naguère, chez nous, nous avons combattu ?
Oui ! tu te souviendras, comme "Elle" — ta compagne !

———o———

Permets, tendre Botrel, à l'humble Etudiant
De te dire combien l'épouse et son poète
Sont chéris de nous tous. Jamais trop se répète
Le chant des amitiés qu'on murmure en aimant !

Avril 1903.





TRISSYLLABE.

Laisse entendre,
Beau pinson,
Ta chanson
Douce et tendre :

Va reprendre,
Au buisson,
Ta maison
De filandre ;

Où soupire
Le zéphire
Attendri

Qui caresse
La maîtresse
De ton tri !

Mai 1898.





SONNET.

Tombez, tombez
Des gros nuages ;
Tombez, pleurez
Dans les bocages ;

Tombez, chassez
Fillettes sages ;
Tombez, mouillez
Belles volages.

Du front terni
Du ciel bruni,
Gouttes rapides,

Tombez gaîment,
Rapidement,
Gouttes limpides.

Mai 1898.





RIMES ESTIVALES.

à M. Albert Lozeau

Bien plus que ceux d'une coquette,
Ainsi que ceux des encensoirs,
Dans la sérénité des soirs,
Tes parfums me grisent, fleurette.

Ta voix, zéphire harmonieux,
Me fait souvent songer à celle
De ma mère, au chant d'une belle,
Ou d'un ange venu des cieux.

Beau lac tranquille que j'admire,
Je sais bien un miroir plus pur
Que celui de ton flot d'azur :
"L'œil d'une femme où l'on se mire !"

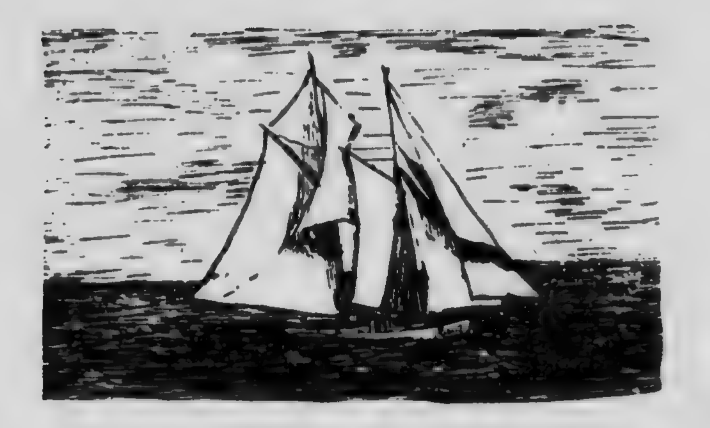
Quand tu gazouilles, ruisselet,
Dans la forêt ensoleillée
Je m'arrête sous la feuillée
Comme si quelqu'un m'appelait.

Et toi, brin d'herbe de la plaine,
Quand je t'aperçois reverdi,
Mon cœur fait un bond plus hardi
Vers "Elle" dont mon âme est pleine.

Je suis dans l'air ton vol léger,
Charmante hirondelle, et je songe
Que peut-être vers moi—quel songe !—
Un cœur tendre veut voltiger...

Quand mon œil perce tes nuages,
Voûte du ciel que j'aime tant,
Je suis le mousse sanglotant
Qui reconnaît ses chers rivages.

Mai 1901.





"L'OR DU POÈTE"

à Madame Thibaudeau.

Hon. Sénateur Alfred A. Thibaudeau.

Quelqu'un m'a déjà dit : "Quel prix
Se vend une rime à la foule ?"
Le prix qu'on donne à l'eau qui coule
En caressant le sable gris !

—o—

On écoute un peu sa romance :
Parfois, on ne l'écoute pas :
Et l'on passe, pressant le pas,
Sans voir l'onde qui se balance.

CŒURS ET HOMME DE CŒUR.

Le poète sème ses vers
Comme sa voix, le cor qui clame,
Ou comme le soupir d'une âme,
Et c'est un chant dans l'univers !

———o———

Un chant qui peut faire sourire,
Un chant qui peut faire pleurer,
Un chant qui peut désespérer :
Des frissons courent sur sa lyre...

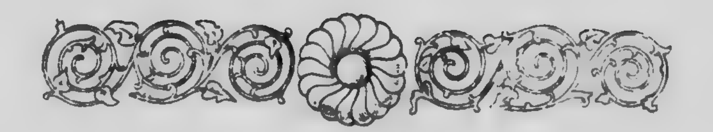
———o———

Mais à quoi bon ses fols transports
Lorsque le pain manque au poète ?
Serait-il comme l'alouette
Qui semble se nourrir d'accords ?...

———o———

Pauvre rêveur, n'importe, il chante...
Et quand "quelques mots", "quelques fleurs",
Ont tendrement séché ses pleurs,
Il baise "cet or" qui l'enchante !

Juin 1901.



DISPARU.

Incertains, vaguement ballottés sur la terre,
Nous voguons chaque jour, passagers de la mort—
Tristes jouets d'un soir qui mène au dernier port
Un confrère, une sœur, un intime, une mère.

———o———

L'arrêt est sans appel, son instant inconnu ;
Or, si Dieu d'un regard arrête les aiguilles
Du céleste cadran, nous laissons nos familles,
Nos amis, pour courir au lointain Inconnu.

C'est là notre destin—et chacun doit le suivre !
O toi, mon jeune ami, que n'as-tu refusé
De partir comme tous ? A ton âge, abusé,
Il fait, certes, si bon être aimé, si bon vivre !

———o———

Mais non ! Tu préféras nous laisser ici-bas,
En notre sombre exil, et t'enfuir d'un coup d'aile,
Avec les séraphins, dans la cité si belle
Dont Jésus est le Prêtre et vous tous les Joas !

Juillet 1898.





" LES DEUX VOIX."

à mon jeune frère Jules.

Perdu sous bois, un jour—j'étais alors enfant—
J'entendis une voix—un vrai refrain d'aimée—
Dans l'air plein des senteurs de la flore embaumée :
C'était un bel oiseau qui chantait, triomphant.

———o———

Et ma mère me dit, en voyant ma surprise :
" Petit, l'oiseau léger ainsi soupire au vent
Sa chanson sous le ciel ; tu l'entendras souvent,
Le matin à l'aurore, ou la nuit dans la brise."

CŒURS ET HOMME DE CŒUR.

Par un pur soir d'été, la lune souriait ;
La conversation, le chant et la musique
Perlaient dans l'air serein—un chant de fée antique
Ou d'ange aux ailes d'or qui, sur terre, priait...

———o———

Alors, mon cœur m'a dit : "C'est la voix d'une femme !"
Et mon âme à la nuit : " L'oiseau sait bien chanter,
La femme chante mieux ! Dois-je croire ou douter ? "
Et j'ai bientôt brisé ce fragile dilemme !

Juillet 1900.





INCONNUE.

Le murmure lointain d'un beau jour qui s'endort
Captive doucement ma lente rêverie :
On dirait un soupir—le dernier de la vie—
On dirait un baiser qui frôle sans effort.

———— o————

Le vent ne gémit pas sous la feuille immobile.
Les pommiers reverdis échappent quelques fleurs
Qui tombent près de moi, comme feraient des pleurs
Répandus en secret dans une nuit tranquille.

Un nuage léger glisse à peine en l'éther ;
Il traîne lentement sa paresse endormie,
Tandis que le soleil commence une agonie—
Celle que tous les soirs il endure dans l'air.

—o—

Un ruisseau paresseux laisse couler son onde :
Un ruisseau qui se tait dans le calme du soir.
Tout près de ma retraite, une enfant vient s'asseoir ;
Son regard est bleu ciel, sa chevelure blonde...

—o—

Nonchalamment, elle ouvre un livre aux feuillets d'or,
Son œil humide court loin de la page ouverte
Où dorment une fleur et deux brins d'herbe verte,
Sans doute souvenirs d'amour peut-être mort...

—o—

Tu pleures, jeune fille, oh ! pourquoi, dis, ces larmes ?
Es-tu pauvre ? Malade ? As-tu des amoureux ?
Si ton cœur sait aimer c'est le cœur d'un heureux !
Aime et sache pousser loin de toi les alarmes.

Je voudrais bien des cœurs dans mon sein ! Et pourquoi ?
Je t'en donnerais un pour soulager ta peine !
Et je n'ai que le mien... Pauvre misère humaine !
Mais sache cependant qu'il a battu pour toi !

Juillet 1901.





"SUR L'ATLANTIQUE."

à M. Louis Fréchette.

Sur l'Océan. Le soir. Immensité de l'eau,
Immensité du ciel ! Le navire s'élance
Sur l'onde qui moutonne, et, forte, le balance
Comme le vent des bois balance un nid d'oiseau.

———o———

L'air humide est glacé. Les ténèbres descendent
Sur l'infini des mers—et ce n'est pas la nuit—
Le soleil disparaît. La lune à peine luit.
On entend le bruit sourd des vagues qui se fendent :



Sur l'Atlantique.

ANTONIO PELLETIER

Confusion de sons sinistres et divers,
Gémissements lointains, délires de fanfare,
Gammes en tous les tons. Grand Dieu, quel tintamarre !
Océan, pleures-tu les pleurs de l'univers ?

———o———

La lune tristement s'avance, pâlissante,
Les pics entrechoqués des flots tumultueux
Egrènent ses rayons en rubis somptueux :
Grandiose spectacle, attraction puissante !

———o———

Par groupe, autour de nous, d'énormes cétacés
—Pieuvre, scie et requin, plongeur-volant, baleine—
Nagent avec fracas. On perçoit leur haleine,
Et l'eau sort en longs jets de leurs naseaux pressés.

———o———

La vigie, en silence, à l'avant du navire,
Marche d'un pas très lent. D'un regard attentif
Perdu dans l'horizon, elle cherche un récif,
On voit une banquise où quelqu'astre se mire.

Sous la grandeur du ciel de ce soir étoilé,
Le temps passe très vite à contempler la vague ;
La prunelle s'en va dans l'inconnu, le vague,
Tandis que les poumons se grisent d'air salé.

———o———

J'aime l'enchantement des longues rêveries
Où nous jette la mer—et ses émotions ;
J'aime son onde calme ou les convulsions
De ses flots déchaînés ainsi que des Furies ;

———o———

Mais j'aime encore mieux, au fond des bois en paix,
Les pensers où nous jette un chant d'oiseau qui passe
En frôlant de son aile active et jamais lasse
—Comme un léger zéphyr—les feuillages épais.

———o———

La mer a des soupirs qui bouleversent l'âme,
Des cris de désespoir entremêlés de pleurs :
Sa voix semble clamer d'éternelles douleurs :
Elle a des râles durs de damné qui se pâme !

ANTONIO PELLETIER

J'aime mieux le refrain du ruisseau gracieux,
La complainte du vent dans un pin solitaire,
Ou la voix d'une amie ou celle d'une mère :
Ces voix-là vont au cœur comme un écho des cieux !

Juillet 1902.





SOUVENIR TRISTE.

A la pâle lueur de lampes colossales,
J'aperçus à l'écart un catafalque noir ;
Et j'entendis—comme un vent sinistre du soir—
Des voix sombres, des chants aux notes sépulcrales.

———o———

Car c'était jour de deuil chez les collégiens !
En replis onduleux, les noires draperies
Au temple s'étendaient. La mort, dans ses furies,
Avait brisé les rangs des rhétoriciens.

Les vacances s'ouvraient. Pourtant, pas un sourire...
Bien des yeux, plus d'une âme, étaient noyés de pleurs :
C'est qu'Il avait vécu ce que vivent les fleurs,
L'instant que vit un chant de lyre.

———o———

Mélancoliquement, chacun se retirait...

. . . .

Enfant, ton souvenir demeurera sur terre
Fidèle toujours ; car, dans un coin solitaire,
Une jeune fille pleurait !

Août 1898.





FAUT-IL AIMER ?

à M. Adélard Corsin.

J'ai goûté les refrains de ta dolente lyre
Car ses accords berceurs sont venus jusqu'à moi ;
Ils m'ont dit un amour et deux cœurs en émoi,
Et les plaisirs si doux de votre âme en délire.

———o———

Il fait bon, en effet, de mêler un sourire,
Une larme brûlante, aux serments pleins de foi ;
De proclamer bien haut les douceurs d'une loi
Qui veut que chacun aime et que chacun soupire.

Demande au roitelet ce qui le fait chanter,

Demande à l'univers ce qui le fait lutter :

L'amour partout fleurit leur espérance... et passe.

———o———

Oui. l'amour, ici-bas, parfois meurt ou se lasse.

Ami, lève ton cœur et regarde le ciel :

L'amour est là, car Dieu c'est l'amour éternel !

Août 1901.





SOUVENIR.

Un matin, je passais près d'une rose blanche :
Le soleil se levait dans un nuage d'or,
Comme, pâle, ferait, dans son suaire, un mort.
Une grive riait, non loin, sur une branche.
La nuit avait vécu, le jour prenait l'essor.

———o———

Et le soir, je revins : la rose était flétrie,
L'oiseau ne chantait plus, l'astre ne brillait pas.
Triste comme un tombeau, j'allai perdant mes pas...
Qu'était-il advenu?... Qui donc, dans la prairie,
A passé?...
"Pauvre fleur, ne renaîtras-tu pas?"

Août 1901.



QUI EST-CE ?

On donnait, ce soir-là, "Le Dompteur," au théâtre,
Et le drame allait bien. Cependant, devant moi,
Place numéro six... Le dirai-je ?... Pourquoi
Le dire ?... Pourquoi pas ?... Son "col" était d'albâtre...

———o———

Je m'en souviens, la belle, et vous en souvient-il ?
Je rendis le bijou que je trouvai par terre...
Un sourire paya. Merci.—
Son nom ? Mystère !
Je sais qu'elle est Française et j'entends son babil.

Août 1901.



FRISSONS D'AME

Il m'est venu de vous une parole douce –
Plus douce que la voix caressante des flots—
Des mots qui font sourire et calment des sanglots,
La voix qui part d'un cœur tendre comme la mousse.

———o———

J'aime, en effet, qu'on m'aime et veux moi-même aimer!
Ne vous étonnez pas, l'amour est dans tout être.
Si votre âme a vibré, puis-je dire : " Peut-être?"
Vraiment, non, car je crois! A quoi bon l'affirmer!...

Tout s'envole ici-bas et vous, et moi—très vite...
Le soir dit au matin, le matin dit au soir :
" Adieu !" Le jour se meurt. La lune dans le noir
Croule : nuit ! C'est la mort que personne n'évite !

———o———

Pardon, Dieu vit toujours. Unissons-nous en Dieu
Nos cœurs entrelacés brûleront dans " Sa " flamme.
Et quand tout sera mort, nous vivrons dans "Son" âme,
Parasites du ciel d'où " seul " s'en va l'adieu.

———o———

Femme, qui donc es-tu, spectre inconnu que j'aime ?
Et pourquoi, chaque nuit, et pourquoi, chaque jour,
Glisses-tu dans mon rêve un mot—un mot d'amour ?
Je t'aime et j'ai peur ; car je doute de moi-même !

———o———

Plus belle que la voix caressante des flots,
Il m'est venu de vous une parole douce,
La voix qui part d'un cœur tendre comme la mousse,
Des mots qui font sourire et calment des sanglots.

Sept 1901.



SOURIRE ET GRIMACE.

———

Quand on est jeune on ne voit que bonheur :
Voilà le sourire.
Et la vie est, pour plus tard, sans douleur :
Alors on désire...

———o———

L'avenir vient : tout change et disparaît :
Voilà la grimace.
De roses, point : travail, peine, méfait,
Viennent à la place.

Sept. 1898.



ACROSTICHE.

ALFRED-EVA

Ainsi, le ciel veut bien, dans sa grande bonté,
Laisser venir à vous un de ses anges roses,
Frêle comme, au jardin, sur leurs tiges, les roses,
Rayon de l'Infini, bonheur des jours moroses,
Enfant dont le sourire aura le velouté
De la fleur la plus pure, en un riche parterre.
Enfant, rêve attendu, pour toi, je veux, j'espère
Voir sans cesse tes jours s'épanouir sur terre
Au souffle caressant de la félicité !

Sept. 1901.



ENTRE NOUS.

Ma Jeannette, les fleurs parfument, tu le sais :
Je voudrais que tu sois toujours comme les roses !
Le matin, tu le sais, a des sourires roses :
Que tu sois le matin, et ne pleures jamais !

———o———

Sourire, parfumer, c'est l'œuvre de la femme :
Sourire aux malheureux, sourire aux délaissés,
Parfumer la blessure ouverte des blessés,
Souffrant parfois du corps, souffrant surtout de l'âme.

ANTONIO PELLETIER

Ma Jeannette, entends-tu chanter le rossignol ?
Gazouille comme lui ; comme toi c'est un ange...
Quel est, sous bois, dis-moi, quel est ce bruit étrange ?
Un bruit d'adieu ! un bruit d'oiseau qui prend son vol...

———o———

O ma Jeannette, toi, ne l'imite pas : reste !
Pour adoucir nos maux, la femme doit chanter :
Chante, veux-tu, ma sœur ?... L'homme ne peut lutter,
Femme, si tu n'es là pour l'animer du geste.

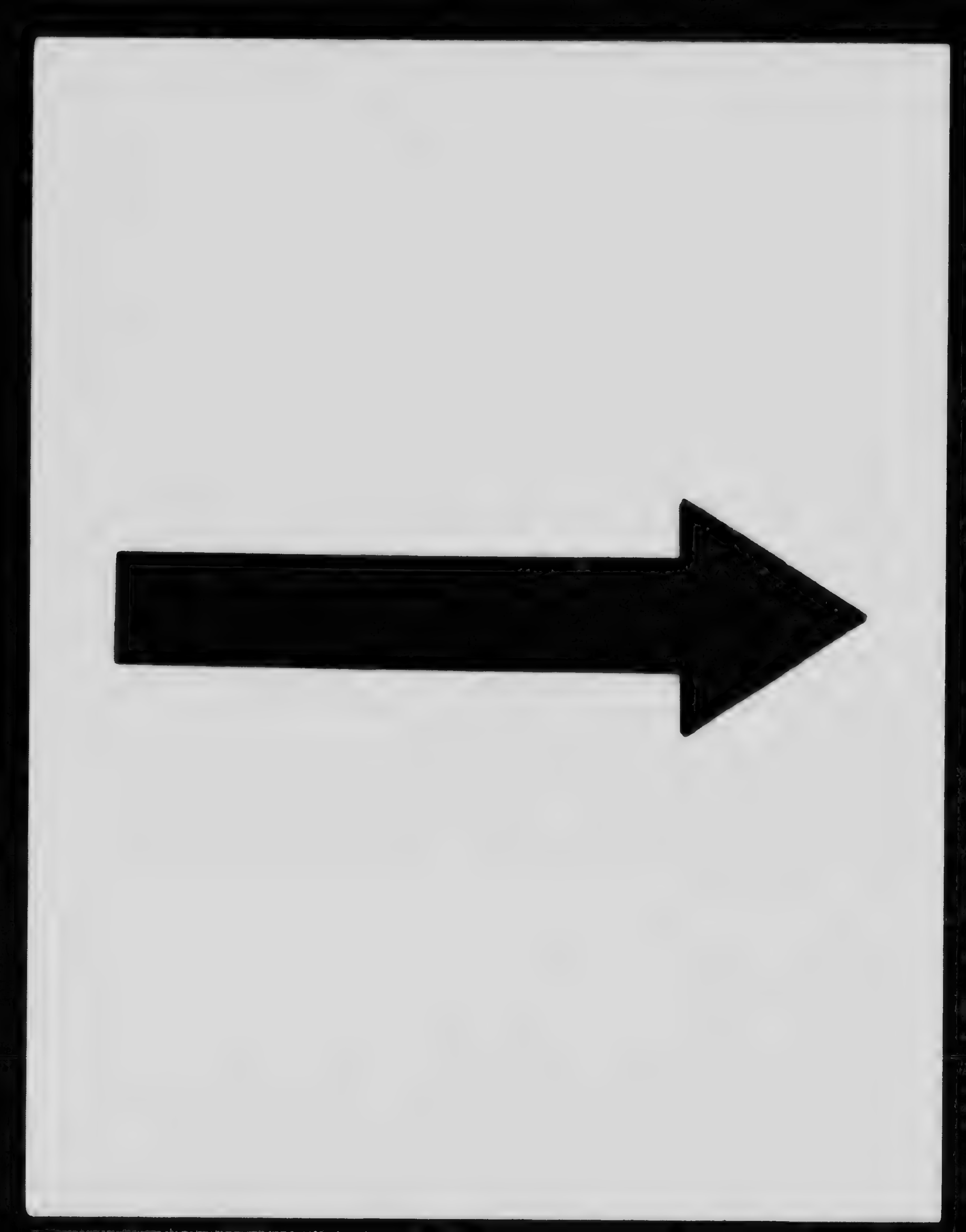
———o———

Vois-tu, dans le lointain, se coucher le soleil ?
On dirait qu'il sanglote, on dirait qu'il regrette.
Ne fais pas comme lui, gracieuse Jeannette ;
Car je veux du bonheur dans ton regard vermeil !

———o———

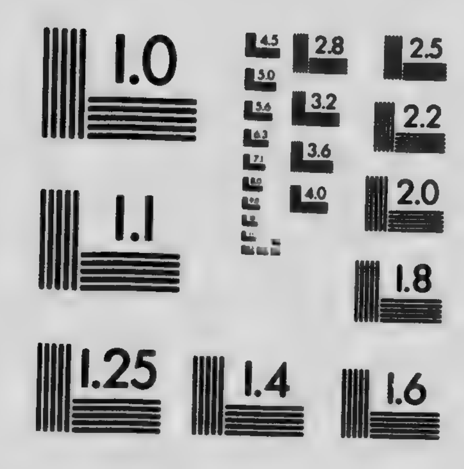
Regarde, dans la nuit, la lune qui s'avance
Majestueusement calme : une reine, un roi !...
Comme elle, chère enfant, approche sans effroi :
Ton cœur est un oiseau palpitant d'espérance !

Sept. 1901.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







ESPÉRANCE.

Ami, pourquoi pleurer le cœur qui se referme,
Celui pour qui déjà le tien avait battu ?
N'as-tu pas vu, parfois, sur la route, abattu,
Se dessécher le lis et mourir en son germe ?

———o———

La fleur, c'est ta jeunesse, et sa mort ton amour !
Le lis pourra renaître et fleurir de sa cendre ;
Ton amour va germer et vers toi vont descendre
Les parfums d'autres cœurs, non plus lis d'un seul jour !

C'est ainsi que la mort, dans la belle nature,
Fait sourdre d'elle-même, aux regards étonnés,
La vie ! Amour perdu, pourquoi les cœurs peinés
Ne te verraient-ils pas naître de ta blessure ?

——o——

Je n'ai jamais pu croire—et ne croirai jamais—
Que l'amour échangé se perde dans le vide :
Vous vous aimiez, ou l'un de vous était perfide !
Peux-tu, peut-elle dire : " Ami, vraiment, j'aimais..."

——o——

Alors, trêve aux sanglots plus glacés que le givre !
L'oubli qui vient en nous, l'amour le fait périr.
Espère, adore, attends : l'amour ne peut mourir ;
Et bientôt sans ton cœur son cœur ne saura vivre !...

Sept. 1901





—

Je la nomme "ma mie" :—un bébé de vingt ans !
Et, certes, je l'adore en dépit de l'espace
Et de l'heure qui coule ainsi qu'un vent qui passe :
C'est une tendre fleur, très belle en son printemps.

———o———

Ses beaux grands yeux sont faits de parcelles de rêves,
Au ciel souvent levés, ils semblent chercher Dieu ;
L'ange a de ces regards par delà l'azur bleu :
Œil doux, caressant, l'œil d'une vierge qui rêve.

Ses longs cheveux, pour moi dénoués avec art,
Tombent par flots de soie en des courbures d'onde,
Serpentent sur son col, sur son épaule ronde.
Autour d'elle s'épand une senteur de nard.

———o———

Quand sa lèvre s'entr'ouvre un poème s'exhale :
Sa voix a des douceurs que seul a le baiser,
Tous ses mots sont des chants à l'immortaliser.
" Poète, tais-toi donc, près d'eux ton vers est pâle ! "

———o———

Sa main de marbre blanc ne se ferme jamais,
Lorsque s'ouvre la main du pauvre qui demande ;
Son cœur sait consoler ; chaque fois, son offrande
S'embellit du souris d'une grande âme en paix.

———o———

Son pied ne connaît pas le tourbillon des danses,
Ses doigts n'ont pas pressé le bras chaud du valseur.
Elle ignore le mal. Elle aime la douceur
Des prières sans fin en leurs élans intenses.

CŒURS ET HOMME DE CŒUR.

Le rythme de mon cœur accélère toujours,
Quand je songe aux demains des amours qui survivent :
Des pensers de bonheur constamment me poursuivent.
Le soleil luira-t-il du plus cher de nos jours ?

———o———

Heures brèves, coulez vite de votre source,
Jusqu'au temps où le ciel unira nos destins ;
Alors, très lentement, revenez aux matins
Des jours de votre aurore—et cessez votre course !

Oct. 1902.





RIMES D'AUTOMNE

à mes confrères de l'Union Catholique.

Des arbres tombe la feuillée
Comme des prunelles les pleurs ;
Les parterres n'ont plus de fleurs :
La nature est tout endeuillée.

———o———

Les longs baisers harmonieux
Ont fini de trahir des rêves,
Sous les bois épais, sur les grêves,
Au gré des cœurs ingénieux.

De l'air froid s'abat des nuées,
L'oiseau ne dit plus de chansons,
Le vent siffle dans les buissons
L'ennui des forêts dénuées.

———o———

Où sont les amants qui passaient,
Bras sous bras, sur l'herbe verdie,
Et qui, visant une élégie,
L'œil dans l'œil, tendrement jasaient !

———o———

Les bois ont de navrantes teintes,
Le ruisseau sèche dans son lit,
L'on voit partout le mot : "Ci-git"—
Et l'âme a de tristes étreintes !

———o———

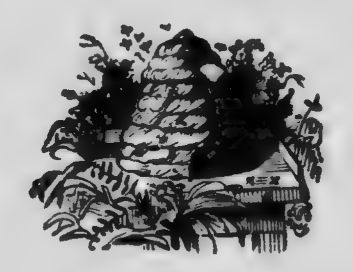
Sont passés les beaux jours heureux
Pour beaucoup quand l'hiver arrive ;
Le pauvre est une sensitive :
Riches, soyez-lui généreux !

Tout vient à point à vos richesses,
Et tout manque à sa pauvreté ;
Dieu récompense la bonté :
Son sourire est pour vos largesses !

———o———

Le cœur de l'égoïste est dur,
La main du bon n'est pas fermée,
Et son âme est une âme aimée,
Bel ange venu de l'azur !...

Nov. 1902.





"SATIRE."

Il est de par le monde une classe de "nuls"
Ces êtres-là, le jour, la nuit, dénués, baîllent ;
Ils ne font jamais rien à moins qu'ils ne gouaillent :
Critiquer leurs amis voilà tous leurs calculs !

———o———

Si vous donnez pour eux une oeuvre de votre âme,
Ils frissonneront bien, mais ne l'aimeront pas,
Car l'envie a levé sur vous son maigre bras ;
Des doigts crochus voudraient éteindre votre flamme.

ANTONIO PELLETIER

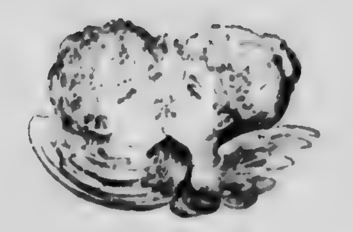
Travaillez, ils riront : ils sont les "grands cerveaux" !
Faites bien, ils craindront : ils ont la jalousie
Au coeur ! Ils douteront—chacun sa fantaisie—
De la sincérité de vos humbles travaux.

———o———

Qu'importe au travailleur, qu'importe qu'on s'étonne !
Qu'importe au vrai talent les coups de l'envieux ?
Méprisant le mépris—c'est un audacieux—
Il travaille toujours—et sans compter—il donne !

Nov. 1901.





BAISERS.

à Madame Thibaudeau.

Hon. Sénateur J. R. Thibaudeau.

Du baiser des zéphyrs naissent les fleurs des bois
Emportant leurs parfums sur d'invisibles ailes ;
Et les amoureux fous, aux bruits des cascatelles,
Mêlent éperdûment leurs chauds baisers parfois.

———o———

Vos prunelles souvent filtrent des rayons d'âme
Pour l'être aimé : ce sont les baisers de vos yeux !...
La nuit, l'étoile d'or, qui brille aux vastes cieux,
Donne au front des mortels son baiser plein de flamme.

ANTONIO PELLETIER

Le ruisselet qui passe, aux herbes de ses bords
Abandonne le froid de ses baisers humides ;
Les prières d'amis, en leurs envols timides,
Sont des baisers bien doux pour les âmes des morts.

———o———

Qui fait naître sur terre une aurore riante ?
Le baiser de la nuit et le baiser du jour !...
Et qui nous conduira dans l'éternel séjour ?
C'est le baiser d'Hostie à notre âme mourante !...

Nov. 1900.





PRIÈRE À JÉSUS-ENFANT.

Donne aux infirmes la santé,
Aux bienfaiteurs leur récompense ;
Garde aux vierges la pureté,
Aux prêtres la persévérance ;
Donne la résignation
Aux pauvres, la compassion
Aux riches, aux époux l'entente,
Aux jeunes filles un cœur d'or,
Au jeune homme une épouse aimante,
A tous, ton amour, seul trésor.

Déc. 1898.



à Mgr J. S. H. BRUNAULT

Évêque de Tubuna, Coadjuteur à Nicolet.

L'ordre de l'Éternel est descendu des cieux
Et l'écho d'ici-bas répète ses paroles ;
Les démons font trembler des enfers les coupoles,
Et les chants des élus planent, mystérieux.

———o———

Les choses de la terre, en leurs courses frivoles,
S'effacent à l'aspect du ministre pieux
Caché depuis longtemps, à l'ombre des saints lieux,
Et dont le beau front pur se pare d'auréoles—

Prêtre du Christ, permets que je mêle ma voix
A celle des amis de tes faveurs divines !
Nous nous rappellerons sans cesse l'"Autrefois."

———o———

Et suivrons ton essor vers les blanches collines
Où Dieu qui t'aime tant t'appelle jusqu'à Lui,
Car pour toi, d'un grand jour la blonde aurore a lui !

Déc. 1899.





BÉBÉ-DIEU.

à M. Pierre Arpin, Ptre.

L'enfant est étendu dans une vieille crèche,
Et sous ses membres froids se cache la chaleur
Qui va tout enflammer : les humbles sans bonheur,
Le bon, ou l'orgueilleux dont l'âme se dessèche ;

——o——

Car Dieu s'est mis Lui-même en cet être glacé.
Et les grands d'ici-bas ne seront que fantômes,
Les pécheurs endurcis paraîtront des atômes,
Quand ce Jésus, grandi, mourra le cœur percé.

CŒURS ET HOMME DE CŒUR.

Qui dira Ta puissance, ô Chérubin si tendre ?
Qui dira Ta bonté, Christ mourant sur la Croix ?
Rien ! sinon l'Univers d'une implorante voix,
Répétant l'Hosanna que le Ciel fait entendre....

———o———

Chante, mortel, et prie ; ouvre un cœur plein d'amour,
Du ciel jusques à toi vient le Maître du monde !
Et que ton âme sombre à Sa flamme s'inonde
Comme, au matin, la nuit s'inonde aux feux du jour !

Déc. 1900.






PENSÉES DE NOEL.

à Mgr. ALF. ARCHAMBAULT,

Vice-Recteur à l'Université Laval, Montréal.

Dors, petit enfant, dors, sur ta couche glacée,
Laisse le givre blanc saupoudrer ton front pur,
Chaque grain est un ange envoyé de l'azur
Pour couvrir tes os froids de son aile rosée.

———o———

Rêve dans ton berceau de paille et de glaçons,
Cependant que le bœuf souffle sur ta chair blanche,
Et que la neige pend sa pâleur à la branche,
Et que le moineau gris épelle des chansons.

CŒURS ET HOMME DE CŒUR.

Dors, Enfant-Dieu, dors, car ton réveil sera sombre...
La vie est un tourment que l'homme doit souffrir ;
Sourire c'est pleurer pour qui devra mourir....
Mourir ! ô vérité ! mot triste comme l'ombre !

———o———

L'homme naît pour mourir, de même l'Homme-Dieu !
Et l'intervalle est court de la Crèche au Calvaire....
Jette du Golgotha de grands cris vers la terre :
Christ, commande aux mortels de te suivre au ciel bleu !

Déc. 1901.





CHANSON.

à la mignonne.

J'aime tes beaux grands yeux rêveurs
Dont les regards sont des caresses :
Ils ont d'ineffables douceurs
Et des aveux et des tendresses.
Tes yeux reflètent ton cœur pur.
Dieu me sourit dans tes prunelles.
Tes beaux yeux ont des étincelles,
Et sont plus profonds que l'azur.

———o———

Que serait notre vie, ange, vous que j'adore,
Sans l'union des coeurs qui sont faits pour s'aimer ?
Et pourquoi sentez-vous, plus belle que l'aurore,
Votre âme s'émouvoir et parfois se pâmer ?

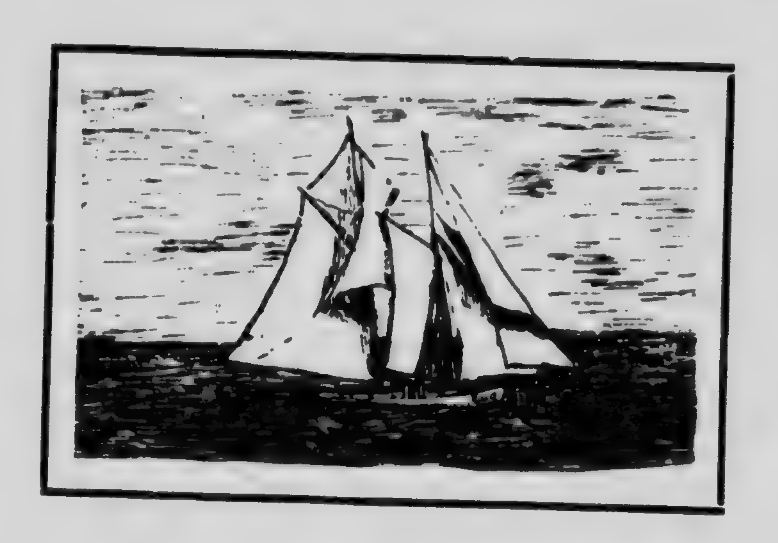
CŒURS ET HOMME DE CŒUR.

J'aime tes lèvres, fleurs écloses,
Dont les baisers sont des serments :
Elles ont des parfums de roses,
Des candeurs, des enivrements.
Tes lèvres disent des prières
Que les anges viennent cueillir,
Leurs paroles font tressaillir
Comme le vent dans les bruyères.

Sans l'union des coeurs qui sont faits pour s'aimer,
Que serait notre vie, ange, vous que j'adore ?
Et pourquoi sentez-vous, plus belle que l'aurore,
Votre âme s'émouvoir et parfois se pâmer ?

Déc. 1902.









TABLE

—

Prose

TABLE.

Poésies

TABLE.

DÉDICACES.

TABLE.

GRAVURES HORS TEXTE.

GRAVURES DANS LE TEXTE.

—::—